

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

UNE COURONNE D'ÉPINES

ÉLISABETH D'AUTRICHE

Les bouveruils chantaient dans les clairières; les rouges-gorges buvaient la rosée avec des cris joyeux; les ramiers, en roucoulant, picoraient les alizes; et mille battements d'ailes agitaient le feuillage. Un splendide soleil dorait le front des grands arbres, et ses rayons, tamisés par les couches superposées des ramures, jetaient sur le tapis de mousses, de fougères et de pervenches une lumière adoucie; mais, en traversant les hautes arches des vieilles futaies, il les faisait étinceler de riches couleurs, car l'automne opérait alors ses magiques métamorphoses, et les feuilles, avant de se détacher de leurs tiges, revêtaient, pour un instant, ces teintes éclatantes et variées dont l'ensemble compose une incomparable gamme.

Bientôt elles joncheraient le sol, foulées par le lourd sabot du bûcheron, et l'hiver suspendrait aux rameaux des girandoles de glace; le soleil se voilerait; la terre s'envelopperait de neige, et, dans l'ombre des jours ternes, le hurlement des bêtes fauves emplirait les profondeurs de la forêt, comme un sourd grondement de tonnerre... mais cette

heure ne sonnait pas alors: les rayons chauds et lumineux tombaient d'en haut, les joyeux bruits de vie montaient d'en bas, et c'était fête encore dans cette forêt des Ardennes dont plus d'un chêne, peut-être, avait eu les Druides pour contemporains.

Comme au temps où les foules y célébraient les mystères de Teutatès, elle retentissait, ce jour-là, du son des voix humaines, du froissement des armes et du pas des chevaux; mais les groupes animés qui la traversaient n'avaient, dans leur attitude, rien de farouche ni de recueilli: ce n'était pas à l'ennemi que marchaient les gens d'armes; nulle pensée austère ne plissait le front des jeunes seigneurs dont les chevaux piaffaient, et des rires perlés, des rires féminins, perçaient parfois, comme de joyeuses fusées, les rumeurs confuses de la cavalcade.

En tête, dans un carrosse massif dont les roues épaisses creusaient derrière elles de profondes ornières, plusieurs femmes charmaient les longueurs du voyage par une causerie intéressante: l'une, sous ses cheveux blancs, avait la majesté de

l'âge; l'autre, avec son altière attitude et sa beauté opulente imposait l'admiration sans toutefois conquérir la sympathie; celle-ci, de haut lignage et de race antique, semblait porter ses nombreux quartiers de noblesse, serts comme des diamants, dans l'or de ses cheveux; celle-là, dont l'origine espagnole se devinait facilement, avait tant d'éclairs dans ses yeux noirs que son regard brûlait. Mais ni l'une ni l'autre, ni celle-ci ni celle-là ne fixaient l'attention après l'avoir éveillée: ce privilège, une toute jeune fille, une enfant, l'exerçait sans rivale; non qu'elle fut plastiquement belle, mais parce que l'âme d'ange qui rayonnait en elle éclairait son visage d'une merveilleuse clarté.

Assise à la place d'honneur au fond de la lourde machine roulante, elle appuyait, contre le velours sombre des tentures, sa tête blonde qui s'en détachait lumineuse en quelque sorte; et les larges prunelles de ses grands yeux se dilataient joyeusement comme si son regard eût voulu s'emplir et s'imprégner des scintillantes visions qu'il semblait poursuivre dans l'espace...

Quatorze fois seulement Élisabeth avait vu le mois des roses; ses frais souvenirs remontaient facilement le cours des années: elle avait si peu de chemin à faire pour retourner au seuil de sa jeune vie! Elle y trouvait un trône pour berceau: celui de son père l'empereur Maximilien; et ce trône s'appuyait sur des bases inébranlables construites par les fortes mains de son aïeul et grand-oncle, l'empereur Charles-Quint!

Et les jours ensoleillés se succédaient pour l'enfant bercée par l'amour d'un peuple, encensée par l'admiration d'une cour! et les illusions enchantées affluaient à ce cœur qui s'abreuvait joyeux aux tendresses de famille! et, toute au présent, la petite princesse ne rêvait rien de plus doux, pas même l'avenir, ce paradis des jeunes filles... Mais la main paternelle en écarta les voiles, et d'autres horizons se déroulèrent sans limites aux regards charmés d'Élisabeth...

Là-bas, là-bas, au delà des brumes et des frimas, elle entrevit la France sous le ciel bleu, au bord des flots limpides, avec son manteau de forêts, sa ceinture de fleurs et son diadème de cités peuplées; la France avec ses poètes et ses artistes, avec ses gloires antiques et ses fêtes sans cesse renaissantes! et, sur le trône de France, sa place marquée après Clotilde et Blanche de Castille!

Alors Élisabeth tendit les bras vers l'avenir... et si les larmes de sa mère firent couler les siennes, si la tristesse de son père lui déchira le cœur au moment des adieux, du moins retrouvait-elle un reflet de ses sourires d'enfant à mesure que, en s'éloignant de Vienne, elle approchait de Spire où son mariage par procuration se préparait en grande pompe. Ah! ce jour là, vingt-deux octobre quinze-cent-soixante-dix, le Speyer porta des flottilles de barques pavoisées; les cavalcades brillantes s'y mirèrent du haut des ponts, et ses

eaux reflétèrent longtemps l'éclat des torches quand vint le soir.

Puis, le royal cortège se mit en marche vers Mézières, où Charles IX devait attendre sa fiancée; et les hommages délicats de sa suite française, ses raffinés empressements, le souffle d'esprit et de gaieté qui l'animait donnèrent à la jeune reine un avant-goût charmant de sa prochaine cour. Si tels se montraient les serviteurs, que serait donc le maître?... Oh! ce maître, elle le douait à l'avance de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les grandeurs! C'était le roi par la naissance; mais le roi, sans doute, le roi surtout, par ses dons personnels: certainement il était pieux comme son ancêtre Louis IX, beau comme son autre ancêtre Philippe IV, bon comme son parent Louis XII, brave comme son aïeul François I^{er}... et ce roi sans pareil, ce merveilleux assemblage des qualités rares divisées entre quelques-uns, cet idéal enfin, c'était son fiancé, son époux, celui dont le bonheur serait dans ses mains, et qui lui ferait hommage de toutes ses royautes pour prix d'un amour pur!

Voilà ce qu'entrevoyait Élisabeth à travers les éblouissements de l'espace lumineux, tandis que les bouvreuils chantaient dans les clairières, que les rouges-gorges buvaient la rosée avec des cris joyeux et que les ramiers, en roucoulant, picoraient les alizes.

Et ses rêves, à « lui » fleurissaient-ils à l'unisson? sentait-il, comme elle, son âme s'ouvrir à des émotions nouvelles, à de suaves espérances? Non: ce qu'il espérait, c'était de trouver la jeune reine gauche et déplaçante, car, alors, ses préventions contre ce mariage, arrangé par l'habile politique de sa mère, eussent été justifiées; aussi son impatience de l'avoir s'avivait-elle d'instant en instant malgré les exhortations un peu ironiques du duc d'Anjou qui l'engageait au calme:

« Patience, disait le jeune frère, patience! avant que le soleil descende à l'horizon dans son lit de pourpre, la grosse cloche du beffroi donnera le signal des volées aussitôt répétées par toutes ses sœurs des églises; les portes de la ville s'ouvriront au bruit des acclamations du bon peuple de Mézières, de même que les murailles de Jéricho au son des trompettes, et... »

— Assez, Henri! interrompit Charles avec humeur; ces plaisanteries sont inopportunes. Il me convient peu, d'ailleurs, d'attendre la reine avec les bourgeois et les vilains, et de voir des milliers de regards fixés sur elle au moment où les chiens l'envelopperont pour la première fois. Écoute mon projet:

Le roi murmura quelques mots à l'oreille de son frère; celui-ci battit des mains, comme un écolier tramant une espièglerie, et les deux princes réclamèrent aussitôt les services des varlets et des

pages auxquels ils recommandèrent un secret absolu.

Quelques instants plus tard, deux cavaliers franchissaient les portes de la ville, au galop de leurs montures, traversaient la campagne et s'engageaient sous bois.

L'un cachait son épaisse chevelure sous le morion à visière abaissée qu'on nommait déjà bourguignotte; ce casque et le corselet du jeune homme sortaient évidemment des ateliers du Milanais Negrotti, récemment appelé à Paris par M. de Strozzi, colonel général des bandes françaises; la casaque, un peu plus longue que le buste, qui flottait sur ce corselet en dissimulait mal à propos les gravures ingénieuses, et la poire à poudre qui servait de giberne et de cartouches à ce soldat inconnu faisait peu d'honneur au goût des ouvriers de Blangy, qui l'avaient fabriquée.

L'autre n'avait rien de guerrier dans son costume: un large chapeau orné d'une plume sombre dont le pied se cachait dans une torsade de cannetille d'or, ombrageait son visage en le cachant à demi; son manteau, attaché seulement sur une épaule et laissant l'autre à découvert, tombait jusqu'à sa cheville; le col de sa chemise, droit et garni de dentelles, rejoignait presque les bords de son chapeau, et son pourpoint chamarré laissait voir une manche ouverte à dessein et l'autre boutonnée; une toile d'argent tiré couvrait les harnais de son cheval, et chaque détail de son costume indiquait un riche bourgeois.

« Rien encore ! disait-il en dévorant du regard la route forestière; que signifie ce retard ? »

— Mais il n'y a pas de retard, reprenait d'un air narquois l'autre cavalier. C'est votre ardeur qui avance; voilà tout ! du calme donc : les découvertes désagréables se font toujours assez tôt.

En ce moment, un brusque détour de la route les mit en présence d'une scène imprévue ; et ils n'eurent que le temps de se jeter dans le fourré pour n'être pas découverts.

Au milieu d'une clairière, le cortège royal venait de s'arrêter sur l'ordre d'Élisabeth qu'un gracieux caprice d'enfant avait saisie au passage.

Une source, cachée jusque-là dans son cours entre les hautes herbes et les lianes touffues, se faisait jour avec bruit et tombait, en cascates irisées, d'un groupe de roches élevées qui semblaient lui donner naissance.

« Oh ! Moïse a passé par là ! s'écria la petite reine en se penchant à la portière pour admirer.

Elle découvrit alors le bassin creusé par la chute continue des eaux ; un épais massif d'arbrisseaux échelonnés sur la paroi des roches se mirait dans son limpide cristal, enchevêtrant pêle-mêle les rameaux des épinettes et des cornouillers chargés de leurs fruits pourpres, avec les branches des troènes et des sureaux dont les baies de jais luisaient au soleil.

« Que c'est joli ! poursuivit Élisabeth ; j'en veux un bouquet ! j'en veux une gerbe. »

Et, comme ses compagnons s'élançaient pour exécuter ce désir :

« Non, non, fit-elle ; laissez-moi les cueillir moi-même. Bonne amie, vous le voulez bien, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant suppliante vers la vieille dame, oublieuse de sa récente royauté. »

La gouvernante sourit ; et la jeune fille sauta sur le gazon, suivie par ses jolies compagnes. D'un pied de gazelle, qui posait à peine à terre, elle escalada les roches et se mit à dévaliser le fouillis végétal ! les noires ombelles, les branches écarlates, les grappes lustrées emplissaient à la fois ses petites mains blanches ; ses filles d'honneur, restées en bas, tendaient leurs jupes de satin pour recevoir les rameaux détachés, et leur jeune maîtresse qui s'animait à ce jeu, les leur lançait avec de frais éclats de rire. A demi-plongée dans le massif, elle s'en dégagait pourtant assez pour qu'il lui servît de repoussoir : sa blonde tête, sa taille flexible, ses bras blancs s'agitaient gracieux, tranchant dans le feuillage, et, perchée ainsi au flanc des roches, penchée sur la cascade murmurante, elle semblait vraiment l'ondine familière, la blanche fée de la source.

« Assez, madame, assez ! cria du fond du carrosse la vieille gouvernante : assez ! il se fait tard ; le roi vous attendra. »

Mais Élisabeth continuait sa fraîche moisson et les deux cavaliers, cachés par les ramures, retenaient leur souffle en la contemplant.

Le bourgeois, sous son feutre empanaché, pâlisait et rougissait tour à tour ; sa main, lâchant les rênes du cheval, s'appuya sur son cœur qui battait à se rompre ; et se tournant vers son compagnon, d'un brusque mouvement :

« Henri, fit-il d'une voix vibrante et contenue, oh !... je l'aimerais !... je l'aimerais !... »

Le cheval, sentant qu'on lui rendait la main, fit un écart imprévu qui le porta au milieu de la route ; un homme d'arme se retourna au bruit.

« Le roi ! s'exclama-t-il avec étonnement. »

— Chut ! ordonna le prétendu bourgeois.

Et il reprit, toujours au galop, la route qu'il venait de parcourir.

..

Ce fut d'abord pour Élisabeth, un immense éblouissement des yeux, de l'esprit, du cœur, de tout son être enfin : elle était reine ; et de quelle cour ? la plus spirituelle, la plus animée, la plus brillante de toutes les cours ! Elle était épouse ; et de quel époux ? le plus empressé, le plus enthousiaste, le plus épris de tous les époux ! Catherine de Médicis cachait, sous des séductions maternelles, son vouloir implacable et son inextinguible soif de domination ; les princes et les princesses masquaient, par des dehors empressés, leurs ambitions personnelles, et les courtisans qui co-

plaignaient leurs maîtres, brûlaient, aux pieds de la jeune reine, un encens renouvelé sans cesse.

L'incroyable élan de plaisirs qui emportait la cour, gagnait alors la bourgeoisie et descendait au peuple. En vain les menaces d'un effroyable orage grondaient-elles sourdement; en vain la lueur des incendies empourprait-elle l'horizon, en vain les dolentes clameurs des villes prises et pillées demandaient-elles justice : la nation, toute au plaisir, fermait les yeux pour ne pas voir, et se faisait sourde pour ne pas entendre. Elle résumait tout en deux choses : l'amusement, la parure. Or, en ce temps-là, la parure coûtait cher; les pourfilures, les chamarrures, les broderies étaient de rigueur partout; les applications de bijouterie surchargeaient les vêtements; les rubans et les dentelles débordaient en flots ruineux; l'or et l'argent, mêlés à tous les tissus, ruisselaient en cascades métalliques, de la tête aux pieds des gens à la mode; et malgré le prix énorme des étoffes, la façon des ajustements était assez dispendieuse pour en dépasser souvent de beaucoup la valeur intrinsèque.

Les sages s'alarmaient et protestaient; les désordres domestiques occasionnés par le luxe des habits réclamaient un prompt remède, et les États généraux d'Orléans appelaient l'attention du roi sur cette déplorable situation. Il rétablit alors les prohibitions décrétées par Henri II; personne n'y prit garde; il éleva le chiffre des amendes, ordonna des peines corporelles; les marchands, au sortir de la prison, continuèrent de vendre fabuleusement cher, à crédit, pour saisir ensuite leurs débiteurs; les tailleurs, fouettés par la main du bourreau, n'en couvrirent pas moins les habits d'ornements défendus.

L'ordonnance rendue le 22 avril 1562, comme loi fondamentale du royaume, eut enfin si peu d'effet, qu'on dut la renouveler en janvier 1564 et prendre de plus rigoureuses mesures encore en avril 1573. Les lois somptuaires demeuraient impuissantes contre le débordement de stupides vanités. C'était comme aujourd'hui : chacun s'efforçait de gravir l'échelon supérieur, de « paraître, » et de s'élever... en apparence.

Eh! bien, encore comme aujourd'hui, ce besoin de frivoles jouissances, ces ambitions étroites, ces rivalités mesquines rétrécissaient les esprits, amoindrisaient les caractères et desséchaient les cœurs. On gaspillait ses forces dans des luttes dégradantes; on les éternuait dans de folles jouissances, et quand allait venir l'heure des luttes sérieuses, on se sentait désarmé devant les grands ambitieux, les politiques retors qui profaneraient le nom divin du Christ en le faisant servir de prétexte à la guerre civile!

Elisabeth, d'abord enivrée par de fascinantes nouveautés, resta sous leur charme peu de temps, toutefois : trop jeune, trop pure pour voir clair au fond des choses obscures qui s'agitaient sous ses yeux, elle n'en eut pas moins l'intuition :

l'éclat qui l'environnait lui blessa le regard; elle sentit qu'un volcan grondait sous les pas des danseurs; et l'atmosphère des fêtes lui causa dès lors un malaise étrange. Les jours, les semaines, les mois passaient avec rapidité; cependant, elle devenait femme; et si la candeur de la jeune fille, si la sainte pureté de l'ange demeuraient inattaquables en elle, elle acquerrait, quand même, la science amère du bien et du mal; et, toujours immaculée, elle savait voir les taches. Elle prit en pitié cette foule brillante accouturée « galamment, proprement, sadement, gentiment, joliment, coïtement, mistement, mignardement, poupinement, leggiadrement, bragardinement; » elle se sentit honteuse pour les femmes, quand elle les vit s'affubler d'ajustements masculins; et pour les hommes, quand ils adoptèrent le « corps piqué, » dont on a fait le corset moderne, à quelques modifications près.

Puis, comme tout se lie et s'enchaîne en ce monde, elle s'aperçut que cette orgie générale de luxe, ce déchaînement de parures, cette insanité de modes étaient à la fois la cause et l'effet des désordres moraux qui s'étaient chaque jour : elle s'effraya de l'effervescence des cerveaux féminins sous « l'escoffion » scintillant de bijouterie; elle s'attrista de l'impureté des cœurs d'hommes sous les brocards récamés d'or; elle eut horreur de cette cour licencieuse, et voulut chercher dans les bras de l'époux adoré un refuge contre le désenchantement et le dégoût.

Tisser à deux une vie de tendresse et de nobles travaux, en face de la foule oisive qui faisait de l'amour un jeu; marcher, l'un sur l'autre appuyés, dans les voies divines, quand cette foule s'égare parmi les espaces défendus; s'aimer saintement dans les mauvais jours comme aux heures de joie, dans la vieillesse comme au printemps de l'existence, dans l'éternité comme dans le temps, c'était son ambition suprême, le seul rêve de son cœur! et, pour l'accomplir, elle eut joyeusement descendu les marches de ce trône envié par tant d'autres, s'il l'eût fallu.

Mais l'appui qu'elle cherchait lui semblait moins ferme d'heure en heure; le refuge poursuivi se fermait peu à peu devant elle; la chère moitié de son âme lui échappait!... et il vint une heure, douloureuse entre toutes, où elle se sentit seule auprès du bien-aimé!... Il était là, cependant! Il était là de corps et de visage.... Mais sa pensée, mais sa tendresse, vers quelle région inconnue, vers quelle séduisante image s'envolaient-elles?

Il était là!... Mais il y fut de moins en moins; et l'épouse délaissée gardait au cœur une blessure qui saignait incessamment... Les courtisans suivirent leur maître et s'éloignèrent aussi; quel attrait les eût retenus d'ailleurs auprès de cette jeune chrétienne qui n'appréciait ni les galants propos ni les sentimentales prouesses? Le vide se fit donc autour d'elle; mais elle ne s'en aperçut pas : le seul vide qui pût la faire souffrir ne s'était-il pas

creusé entre elle et son volage époux, le jour de la première faute?...

Elle l'aimait encore, cependant; et, dans sa retraite que partageaient seules les dames espagnoles arrivées avec elle de Vienne, elle s'entretenait de lui, se faisait avidement raconter les mille détails de la journée auxquels se trouvait mêlé le nom royal.

Un soir, cette causerie poignante et douce à la fois, s'était prolongée plus que de coutume; la reine, souffrante et lasse, après avoir congédié ses femmes, se sentit la tête si lourde, la poitrine si oppressée, qu'elle ouvrit elle-même unedes hautes croisées de sa chambre et se pencha au dehors pour chercher un peu d'air :

La nuit était sombre : une nuit d'août; orageuse et suffocante; la Seine coulait silencieusement au pied du Louvre; pas un souffle n'effleurait les girouettes des pignons noirs; aucun bruit de pas ne montait des ruelles et des quais. Mais ce calme n'avait rien de rafraîchissant; ce silence n'était pas celui de l'apaisement, et d'étranges frissons semblaient agiter des ombres invisibles dans l'espace ténébreux...

Élisabeth eut peur et s'en étonna; elle pria sans consolation et se demanda anxieusement pourquoi. Elle fut tentée de veiller toute la nuit et ne put rien comprendre à ce désir; puis, vaincue par la fatigue, elle s'endormit d'un lourd sommeil, agité par des cauchemars affreux et n'entendit pas la cloche d'alarme de Saint-Germain-l'Auxerrois alterner avec les lugubres tintements de celle du palais de la Cité.

Quand vint le jour, la Saint-Barthélemy était accomplie.

« Alors, dit Brantôme, on lui dit à son réveil le » beau mystère qui se jouait. Hélas! dit-elle soudain, le roi mon mari le sait-il? — Oui, madame, répondit-on; c'est lui-même qui le fait » faire. — Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'est » ceci et quels conseillers sont ceux-là qui lui ont » donné tel avis? Mon Dieu, je te supplie et te » requiers de lui vouloir pardonner; car si tu n'en » as pitié, j'ai grande peur que cette offense lui » soit mal pardonnaible. Et soudain demanda ses » heures et se mit en oraison et à prier Dieu la » larme à l'œil. »

Quand ses jeunes illusions s'étaient l'une après l'autre envolées comme un essaim d'oiseaux chassés par le vent d'hiver, elle n'avait point gémi : la résignation chrétienne la maintenait debout! Mais, quand le bien-aimé lui apparut criminel, il lui sembla que sa propre vie, unie à la sienne, était souillée aussi : elle s'affaissa sous le poids du remords, elle, l'innocence! Elle se crut solidaire des fureurs déchaînées, elle, la douceur! Elle sentit sur sa conscience le crime peser incessamment, elle, la sainteté! Et dès lors elle s'offrit en holocauste à la justice du Seigneur, et s'immola sur l'autel des vengeances divines dans une pénitence continuelle.

Que les voûtes dorées du Louvre retentissent du bruit de ces fêtes mémorables où la Marguerite des Marguerites brillait sans rivale entre toutes les fleurs du royal parterre; que le vent des nuits hurlât lugubrement sous les galeries obscures; que tous les yeux appesantis par le sommeil se fermassent jusqu'au jour, elle ne s'endormait guère; et son ombre, à genoux, portée sur les rideaux faiblement éclairés, et ses gémissements mal étouffés trahissaient pour ses femmes les angoisses de sa veille prolongée.

Elle devait verser d'autres larmes encore : celles du veuvage qui ne tardèrent pas à couler de ses yeux rougis!

Elle s'enveloppa dans son deuil au bruit des salves, des acclamations et des fanfares qui saluaient le nouveau roi; le retentissement des réjouissances parvint encore au fond de sa chambre de veuve, à travers les funèbres tentures, et dix-huit mois, elle porta ce deuil sur les lieux mêmes témoins de son bonheur d'un instant.

Les sollicitations des siens la rappelaient à Vienne, cependant; elle dut quitter Paris, et c'est ce jour-là qu'elle fut vraiment reine : ce n'étaient toutefois ni les sons aériens des cloches, ni la voix de bronze du canon qui l'acclamaient : c'était la voix du peuple qui est, dit-on, la voix de Dieu... quelquefois. Elle l'était à ce moment, et le ciel ratifiait sans doute les bénédictions versées sur Élisabeth par les misères qu'elle avait secourues : le domaine politique ne garderait point l'empreinte de ses pas; elle ne laisserait aucune trace dans les régions où s'élaborent les affaires d'État; le monde de l'orgueil et du plaisir oubliait déjà qu'elle l'avait rapidement traversé comme un reproche... Mais le peuple de Paris avait eu ses premiers sourires comme il recueillait ses dernières larmes : la blanche main royale s'était tendue vers toutes ses détresses; le doux visage de la reine s'était penché attendri vers toutes ses infortunes; le tendre cœur d'Élisabeth, enfin, compatissant à toutes ses épreuves, souffrant de toutes ses souffrances, avait deviné comment on le console, comment on le relève... et le peuple ne l'oubliait pas!

Elle partait, fermant son âme à toute espérance terrestre, et cependant les occasions de recommencer sa vie se multipliaient bientôt pour elle : des trônes s'offraient encore à son ambition, celui de Philippe II, devenu veuf, entre autres; mais Élisabeth n'avait plus d'ambitions en ce monde! Des cœurs s'enflammaient pour son noble caractère et sa douce jeunesse; mais Élisabeth ne pouvait dire à ses illusions mortes : « Sortez du tombeau! »

Gloire, amour, bonheur, elle avait tout connu! tout, assez pour en découvrir le néant! et maintenant elle s'écriait à son tour : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! » Elle répétait dans l'amertume de ses souvenirs : « Tout trompe... tout passe... excepté Dieu! »

C'est Dieu seul qu'elle chercherait désormais.

Elle le trouva dans le silence du cloître, élevé par ses pieuses mains, pour abriter d'austères Clarisses.

Elisabeth faisait au milieu d'elles de longues et fréquentes retraites; parfois les échos du passé l'y poursuivaient, concert discordant de rires et de sanglots, de chants et de lamentations... il lui semblait voir glisser ensemble les fantômes des victimes et les ombres des bourreaux; et l'éclat de son diadème perdu jetait sur ces visions, d'orangeuses lueurs... Alors elle comparait ce qui

trompe avec ce qui console, ce qui aveugle avec ce qui éclaire, ce qui égare avec ce qui sauve! Et, les mains jointes, les yeux en haut, le visage rayonnant, elle redisait:

« Dieu seul! »

C'est avec ce cri sur les lèvres, qu'elle s'endormit entre les bras des Clarisses, le 22 janvier 1592, à l'âge de trente-huit ans, pour s'éveiller sans doute au ciel.

MÉLANIE BOUROTTE.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

PIERRE CORNEILLE

LA PETITE-FILLE

(Cinquième et dernier article)

LE 13 juillet, au II de la République (1793), une immense clameur remplissait la rue de l'École-de-Médecine et les rues voisines; des gens du peuple, le bonnet rouge sur la tête, accouraient; des femmes, la cocarde au bonnet, pleuraient, péroraient et criaient, et on entendait répéter dans les groupes:

« L'ami du peuple vient d'être assassiné! une femme l'a frappé d'un coup de couteau! c'est une ci-devant qui vient de la province: Marat l'avait reçue avec confiance, elle l'a égorgé!

— Oh! le monstre! la guillotine est trop bonne pour elle! »

Les patriotes, les sans-culottes, les tricoteuses restèrent longtemps devant la maison de Marat, et quand la nuit fut venue, ils purent voir enfin le redoutable assassin. Ils virent s'avancer entre les gardes, une femme, ou pour mieux dire une jeune fille, de la plus éclatante beauté, et dont tous les mouvements respiraient la dignité, mêlée à la grâce.

Voici sous quels traits enchanteurs une de ses amies l'a décrite: « Elle était d'une blancheur éblouissante et de la plus éclatante fraîcheur. Son teint avait la transparence du lait, l'incarnat de la rose et le velouté de la pêche. Le tissu de sa peau était d'une rare finesse; on croyait voir circuler le sang sous un pétale de lis. Elle rougissait avec une facilité extrême, et devenait alors vraiment ravissante. Ses yeux, légèrement voilés, étaient

bien fendus et très-beaux; son menton, un peu proéminent, ne nuisait pas à un ensemble charmant et plein de distinction. L'expression de ce beau visage était d'une douceur ineffable, ainsi que le son de la voix. Jamais on n'entendit un organe plus enchanteur, plus harmonieux; jamais on ne vit un regard plus angélique et plus pur, un sourire plus attrayant. Ses cheveux châtain-clair s'accordaient très-bien avec son visage; enfin, c'était une femme superbe! »

Cette jeune fille, type de beauté, de douceur, de distinction aristocratique, qui s'avancait, les mains enchaînées, sous les injures brutales et cyniques des gardes et de la populace, n'était pas accusée à tort: elle venait de frapper Marat, en pleine poitrine, d'un coup de couteau. Son nom était Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont. Elle descendait de Pierre Corneille.

Charlotte Corday (c'est le nom que l'histoire a adopté) était née d'une famille noble, elle avait été élevée à l'Abbaye aux Dames-de-Caen; elle annonçait dès son enfance de rares qualités, elle était soumise, laborieuse, dévouée aux autres; dure à elle-même, mais cette nature si noble fut dévoyée de bonne heure par de mauvaises lectures qui égarèrent son esprit, et firent aboutir ses facultés énergiques à une action extraordinaire, mais aussi profondément inutile que réellement coupable. Elle avait lu Raynal, Rousseau, les philosophes du dix-huitième siècle; ils avaient anéanti la foi dans son cœur, et quand vint la tempête, ce cœur enivré de sa propre force et de ses trop justes fureurs, se trouva sans fanal et sans pilote pour le diriger. On avait obscurci à ses yeux la vraie lumière: elle marcha, agit et frappa dans les ténèbres, et créée pour être une martyre de la

foi, elle fut simplement l'héroïne et la victime d'une terrible tragédie.

Il y avait en Pierre Corneille, son aïeul, deux hommes : le tragique, tout nourri des traditions romaines, âpre, fier, et qui prêtait à ses héros les sentiments de grandeur barbare que le paganisme a montrés à la terre : ces sentiments qui mettaient le poignard aux mains de Lucrèce, de Virginus et de Brutus ; c'est à ces sources qui ont coulé des mamelles de la louve romaine, que s'abreuvait l'intelligence de Corneille ; mais son âme était profondément chrétienne ; Polyeucte nous le dit assez. Charlotte, qui aimait son aïeul, qui était orgueilleuse de compter ce nom célèbre parmi ceux de ses ancêtres, qui lisait avec passion ses tragédies, qui s'enflammait de cette musique intellectuelle, vibrante comme le clairon des batailles, Charlotte négligea absolument la foi qui avait consolé Pierre Corneille dans les disgrâces de sa vie, et qui avait honoré et soutenu sa vieillesse et ses infortunes. Elle ne lut pas l'*Imitation*, traduite par son aïeul, elle lui préféra les dangereux auteurs du dix-huitième siècle, ceux qui avaient préparé la Révolution et semé cette ivraie qui étouffa, sous ses mortels embrassements, les antiques institutions de la France. Charlotte approuva la Révolution dès ses débuts ; elle ne connaissait pas les réformateurs du jour ; son idéal se trouvait chez les Grecs et les Romains ; elle rêvait une République aux vertus grandes et austères, celle que les rêveurs croient voir dans le passé, qu'ils espèrent dans l'avenir, dont ils doutent dans le présent ; et le goût qu'elle montra ouvertement pour cette forme de gouvernement, la brouilla avec son père et l'éloigna de la maison paternelle.

Elle vint à Caen, chez une parente, Madame de Bretteville, qui n'exerça aucune influence sur cette tête exaltée, et ne put l'empêcher de lire les journaux, les brochures politiques du moment et les œuvres philosophiques de J.-J. Rousseau. Elle se passionna pour les Girondins, elle haït les montagnards ; son âme ébranlée perdit de vue ces notions morales qui sont le phare de notre vie ici-bas, et le moment venu, elle se crut le droit d'immoler le plus cruel et le plus ignoble ennemi des Girondins, en sacrifiant sa propre existence, et croyant ainsi sauver la patrie. Corneille n'a-t-il pas mis dans la bouche d'Émilie ces maximes qui armèrent le bras de sa petite-fille ?

Qui méprise sa vie est maître de la sienne ;
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit.
La vertu nous y jette et la gloire le suit.

.....
Regarde le malheur de Brute et de Cassie,
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands dessins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?

La mort du roi lui arracha des cris d'indignation, toute républicaine qu'elle se crût ; elle écrivit

à une amie, en parlant des hommes de la Convention : « Ils ont assassiné la liberté ; ce ne sont que des bourreaux ; » elle aimait en théorie cette République, qu'elle haïssait quand elle voyait les hommes qui agissaient en son nom ; mais toujours enivrée de ses songes lorsque les Girondins furent proscrits, elle oublia la part qu'ils avaient prise à la mort de Louis XVI, elle épousa leur cause, elle vit en eux l'espoir de sa République idéale, et elle détesta en Marat le tyran qui avait poursuivi de sa haine la Gironde. Dès le mois de mai 1793, date de la mort et de l'exil des Girondins, la résolution de Charlotte fut arrêtée dans son âme, elle espéra, en poignardant Marat, délivrer la France et lui restituer la liberté.

Elle quitta Caen pour Paris le 10 juillet 1793 ; avant de partir elle embrassa un enfant qu'elle caressait quelquefois, et lui dit : « Ne m'oublie pas, tu ne me reverras plus. » Elle arriva le 11 à Paris. Elle employa la journée du 12 à écrire une *Adresse aux Français amis des Loix et de la paix* : « Déjà, » dit-elle, devançant son action, déjà Marat, dont » le nom seul présente l'image de tous les crimes, » en tombant sous le fer vengeur, ébranle la monarchie et fait frémir Danton et Robespierre, les autres brigands assis sur ce trône sanglant... » O France ! ton repos dépend de l'exécution de » la Loi : je n'y porte point atteinte en frappant » Marat : condamné par l'univers, il est hors la Loi. » Quel Tribunal me jugera ? Si je suis coupable, » Alcide l'était donc en détruisant les monstres ? » mais, en rencontra-t-il de si odieux ?... Si je ne » réussis pas dans mon entreprise, Français, je vous » ai montré le chemin : vous connaissez vos ennemis, levez-vous, marchez, frappez ! »

On le voit : c'est une héroïne païenne qui écrit ceci et qui fera cela : c'est Rodogune, c'est Émilie c'est Camille, et l'étincelle du christianisme ne jetait plus aucune lueur dans cet esprit vigoureux, charmant et dévoyé. Après avoir parlé, elle agit.

Le 13 juillet, elle sortit de grand matin, elle acheta un fort couteau de table, très-pointu, et elle se fit conduire chez Marat, qui était malade. Il lui fit indiquer une entrevue pour le soir à sept heures, et il la reçut quoiqu'il fût au bain. Charlotte s'assit auprès de la baignoire et lui dit qu'elle arrivait de Caen ; aussitôt il lui demanda ce que faisaient les députés Girondins. — Ils lèvent des troupes, répondit-elle ; tous le monde s'enrôle pour délivrer Paris des anarchistes. — Donnez-moi les noms des députés. Elle les lui donna. — C'est bien, dit-il, ils seront tous guillotins !

Cette parole mit le sceau à la résolution de Charlotte ; elle se leva, et, d'une main ferme, elle lui enfonce son couteau dans la poitrine. — A moi ! s'écria-t-il. On accourut : il était mort.

Quoique Charlotte eût fait le sacrifice de sa vie, elle chercha à fuir, mais le cri de Marat avait été entendu, et à peine eût-elle franchi le seuil du cabinet, qu'un porteur de l'*Ami du Peuple* et deux ou trois femmes se jetèrent sur elle. Elle fut ter-

rassée, accablée de coups et d'insultes; elle endura tout avec un calme dédaigneux, seulement, lorsqu'on lui mit les menottes, elle demanda l'autorisation de mettre ses gants. Elle fut sur-le-champ interrogée; elle ne nia rien, mais lorsqu'on la confronta avec le cadavre de Marat, elle s'évanouit à la vue de la plaie sanglante...

On la conduisit à l'Abbaye. La nuit tout entière du 13 au 14 juillet fut troublée par l'effervescence de la populace. Des bandes armées et portant des torches parcouraient les rues en criant : — Peuple ! Marat est mort ! Marat vient d'être assassiné ! Pendant ce temps, la Convention entendait, de la bouche d'Hébert, l'éloge funèbre de l'Ami du Peuple, et prenait des dispositions pour ses funérailles au Panthéon, et David promettait de peindre Marat assassiné. Il le fit, il le fit avec talent, et la vue de ce masque ignoble et funèbre à la fois, remplit d'horreur ceux mêmes qui admiraient le génie du peintre.

Le 16 juillet, Charlotte Corday subit son second interrogatoire et le 17, elle fut jugée en audience publique. Avant d'aller au Tribunal, elle écrivit à Barbaroux une lettre très-calme, très-enjouée même, où l'on remarque ce passage :

« C'est demain que l'on me juge. Probablement, à midi, j'aurai vécu, pour parler le langage romain... J'ignore comment se passeront mes derniers moments : c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car, jusqu'à présent je n'ai pas la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être. » Elle écrivit à son père : « Pardonnez-moi, cher papa, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission. J'ai vengé d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien d'autres désastres... J'espère que vous ne serez pas tourmenté; en tous cas, je crois que vous auriez des défenseurs à Caen. J'ai pris pour avocat Gustave Doucet (de Pontécoulant). Un tel attentat ne permet nulle défense. C'est pour la forme. Adieu, mon cher papa. Je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort : la cause en est belle. J'embrasse ma sœur que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

« C'est demain à huit heures que l'on me juge, ce 16 juillet. »

Elle apporta devant les juges, altérés de son sang, une profonde tranquillité. Elle répond aux questions sur les motifs qui l'ont poussée à ce crime : — Je n'ai pas cru tuer un homme, mais une bête féroce. J'ai tué un homme pour en sauver cent mille.

Aux instances pour lui faire nommer ses prétendus complices, elle répond : — Je n'aurais jamais commis cet attentat d'après le conseil d'autrui : ma haine me suffisait.

Fouquier-Tinville soutint l'accusation; l'avocat choisi par Charlotte ne s'étant pas présenté, Chauveau La Garde le remplaça : il défendit Charlotte en homme de cœur; elle fut satisfaite de lui, et le contentement qui brillait sur son visage ne fut nullement altéré par l'arrêt qui la condamnait à la peine de mort.

Elle fut, du tribunal, conduite à l'échafaud. L'exécuteur coupa ses beaux cheveux et la couvrit d'un manteau rouge : elle adressa un dernier adieu à son défenseur, et elle offrit une boucle de ses cheveux à un peintre qui, pendant l'audience, avait esquissé ses traits.

Le cortège funèbre mit une heure à traverser Paris; la populace éclatait en applaudissements sauvages, mais rien ne troublait la sérénité de Charlotte; elle regardait la foule avec une inexprimable douceur. Elle monta à l'échafaud sans appui; le bourreau lui découvrit les épaules : elle rougit, et sa belle tête, le calme de son attitude, produisirent sur tous une profonde impression. Un silence absolu régnait... Le bourreau fit son office, et la tête de la petite-fille de Corneille tomba... On dit que le valet de l'exécuteur la releva... et la souffleta.

Un jeune homme, nommé Adam Lux, qui ne connaissait pas Charlotte, l'avait suivie du Tribunal révolutionnaire à l'échafaud, et il s'éprit si violemment de cette fille héroïque qu'il fit tout pour la rejoindre. Il publia l'éloge de Charlotte Corday; il fut arrêté, condamné, exécuté, et il dit, en voyant l'instrument du supplice : — Enfin, je vais mourir pour Charlotte.

Chénier la chanta dans de beaux vers; elle eut bientôt un nombre immense d'admirateurs, mais pourtant, quelque sympathie qu'on éprouve pour la pureté, le courage, la générosité de Charlotte, on ne peut amnistier l'acte sanglant qui l'a rendue célèbre. Nul n'a le droit de s'ériger en juge et de frapper le coupable, excepté la loi. Le paganisme seul peut admirer les Brutus. Si Charlotte n'eût pas oublié les enseignements de l'Évangile, sa conscience ne se serait pas pervertie, et l'on n'aurait pas à plaindre cette âme si grande et si étrangement égarée.

M. B.

DEUX LIVRES D'HISTOIRE

Histoire de Marie Stuart, par M. Jules Gauthier.

Depuis plusieurs années, en Angleterre, en Écosse, en France, de remarquables travaux, appuyés sur des pièces historiques inédites, ont éclairé d'une lumière si vive les points obscurs de la vie de Marie Stuart, qu'il ne peut plus rester aucune trace des calomnies qui ont précipité du

trône la belle reine d'Écosse, qui ont fermé sur elle les murs d'une inexorable prison, et qui l'ont conduite à une mort sanglante. Peu de questions débattues en histoire sont mieux élucidées que celle-là. Knox, Buckanan, puis après eux, historiens trop crédules, Hume et Robertson, et de nos jours, M. Mignet, ont souillé la mémoire de Marie Stuart, l'ont accusée de meurtre et d'adultère, mais le prince Labanoff en Russie, John Hosack, miss Agnès Strickland en Angleterre, M. Wiesener, M. Jules Gauthier, M. Chantelauze en France, ont prouvé jusqu'à l'évidence, en puisant dans les archives du Royaume-Uni, l'innocence de la royale victime. Elle mourut, on le sait, avec la fière sérénité d'une âme sans reproche et qui compte sur l'incorruptible avenir. Elle mourut, comme elle le disait : *vraie catholique, vraie Écossaise, vraie Française*. Justice à présent lui est rendue.

Nous avons parlé ici même de l'ouvrage de M. Wiesener, qui justifie Marie Stuart du meurtre de Darnley, son mari. M. Jules Gauthier, dans un voyage qu'il fit en Écosse, eut le désir de fouiller les archives d'Edimbourg ; il lut, il étudia les actes publics, les correspondances privées qui le mirent sur la voie des lâches trahisons dont la Reine avait été entourée : il poussa plus loin ses recherches ; il alla en Angleterre, en France, en Espagne ; sa conviction se fortifia de plus en plus ; il suivit sa malheureuse héroïne, d'année en année, depuis son enfance jusqu'à son supplice, et il put prouver, pièces en main, les criminelles intrigues qui avaient entouré Marie Stuart et l'avaient précipitée, innocente, dans un abîme de maux. Elle avait tant d'ennemis ! Catholique, elle voyait se dresser contre elle tous les protestants de son royaume, excités par le bilieux et fanatique Knox ; reine légitime, elle trouvait un implacable ennemi dans son frère illégitime, lord Murray ; petite-fille de Henri VII, elle inspirait une méfiance violente à Elisabeth, dont la naissance et les droits au trône pouvaient être contestés ; belle, charmante, elle inspirait en même temps une jalousie toute féminine à la même Elisabeth, dont la haine fut secondée par ses habiles et astucieux ministres Cecil Burleigh et Walsingham ; elle voyait de plus s'élever contre elle la meute des lords écossais, enrichis des domaines de l'Église, et qui craignaient qu'elle ne les leur reprît ; elle ne put lutter contre de semblables ennemis, à qui ne coûtaient ni le mensonge ni les faux témoignages, ni le faux en écriture ; elle fut accusée de tous les crimes, renversée du trône, obligée de se réfugier en Angleterre, sous la main d'Élisabeth, et là, prisonnière pendant de longues années, entourée d'embûches, accusée de complots contre la vie de la reine, elle fut, d'outrage en outrage, de péril en péril, conduite à l'échafaud de Fortheringay. Ce sont les preuves de ces noires trahisons que M. Jules Gauthier a résumées dans un beau travail que nous recommandons aux personnes sérieuses ;

à celles qui n'aiment que la fleur des sujets, nous dirons seulement que la pureté de la belle reine d'Écosse, tant de fois chantée par les poètes, est maintenant démontrée : elle tomba, victime des passions politiques et religieuses de son temps, et de la haine personnelle et jalouse que lui portaient lord Murray et Elisabeth (1).

Rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, par M. Mignet. — Vous savez toutes, puisque vous avez appris l'histoire de votre pays, que l'Italie fut, pour les princes de la maison de Valois, une enchantement, un sirène qui les séduisit et les entraîna dans les plus périlleuses entreprises. Valentine de Milan leur avait légué ses droits sur le Milanais, et Charles d'Anjou, ses droits sur le royaume de Naples ; ni Charles VIII, ni Louis XII, ni François I^{er} ne résistèrent au désir de passer les monts et de gouverner ces belles contrées, si éblouissantes et si séduisantes pour les hommes venus du Nord.

À peine roi, François I^{er} réveilla les prétentions de Louis XII ; il franchit les Alpes, il vainquit Marignan et Maximilien et ses Suisses, réputés invincibles depuis Granson, Morat et Nancy ; il compléta par les négociations les fruits de cette belle victoire, et fut, durant un court instant, maître du duché de Milan, des duchés de Parme et de Plaisance, allié de Venise, et en paix avec le reste de l'Europe.

Cette situation brillante lui fit perdre la prudence que jusqu'alors il avait montrée, et, à la mort de l'empereur Maximilien, il prétendit à la couronne impériale, la couronne des Othon et des Barberousse. Charles, roi d'Espagne, archiduc d'Autriche et petit-fils de Maximilien, fut élu et régna sous le nom de Charles-Quint, et de cette rivalité pour l'empire, data la haine qui divisa les deux puissances : l'empire et la France, et qui valut à ce dernier pays, à son roi, à ses princes, de cruels revers qui mirent la monarchie en péril.

M. Mignet suit pas à pas les multiples événements qui amènent enfin la rupture prévue entre ces deux souverains. Les causes de conflit se trouvaient partout, car les États de Charles-Quint enveloppaient la France de tous côtés : il régnait en Espagne, en Flandre, en Allemagne, et dès le mois de juin 1521, François I^{er}, impatient, rompit la paix ; Lautrec qui occupait le Milanais pour la France, fut battu ; le péril devint d'autant plus grand pour François I^{er}, que Charles-Quint obtint l'alliance de Henri VIII, roi d'Angleterre, et que l'ancien ennemi, l'ennemi héréditaire, se mit d'accord avec le chef de l'empire pour démembrer le royaume des lys. La Normandie et la Guyenne devaient retourner aux Anglais, et la Bourgogne à Charles-Quint. À peine rétablie par les soins de trois gé-

(1) Histoire de Marie Stuart, par M. Jules Gauthier, chez Ernest Thorin, 7, rue de Médicis, Paris.

néraisons de rois, la France va être morcelée de nouveau! Ronsard s'écriait à cette pensée :

Ah! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses
De tant de vaillants rois les âmes généreuses!

Le roi qui régnait, François I^{er}, aurait pu éviter sans doute ces menaces et ces périls en renonçant à ce Milanais funeste à sa race; mais le point d'honneur prévalut sur la raison; il veut repasser les monts, ressaisir son pouvoir dans le nord de l'Italie; le but où il aboutira, c'est Pavie, et il trouvera sur sa route les embûches semées par la félonie du connétable de Bourbon. Pourtant, l'invasion projetée n'eût pas lieu, mais François I^{er} voulut se venger de la pensée même que ses ennemis avaient eue; il entra en Italie; pendant quatre mois, il se fortifia devant Pavie, et s'il était resté dans ses retranchements, l'armée impériale, mal équipée, mal payée, se fût dispersée. Il accepta la bataille: il fut fait prisonnier, transporté en Espagne, enfermé dans une dure prison et retenu captif pendant près d'une année. Le 17 mars 1526, il fut mis en liberté, mais ses deux fils, les Enfants de France, le remplacèrent dans le vieil Alcazar espagnol.

M. Mignet a peint sous des couleurs touchantes la captivité de ces deux pauvres enfants qui servaient de rançon et d'otage à leur père. Charles-Quint ne les traita pas avec générosité: ils furent conduits au fond des montagnes, pour y être enfermés, sous la garde de soldats grossiers; ils n'avaient avec eux ni précepteur, ni serviteur français, à ce point qu'ils oublièrent leur langue maternelle et qu'ils ne parlaient plus que la langue du vainqueur. En France, le bon peuple ne les oubliait pas, et lorsque, après de longues négociations, des cartels échangés entre François I^{er} et Charles-Quint, l'intervention des princes de l'Europe et du Souverain-Pontife, la rançon définitive du roi fut fixée à un million d'écus d'or, toutes les escarcelles s'ouvrirent: le peuple, la bourgeoisie, les bonnes villes donnèrent à mains ouvertes. On voulait le retour des enfants, qu'on ne désignait pas par un autre nom; et quand, après la signature du traité de Cambrai, Éléonore d'Autriche, fiancée au roi de France, les ramena enfin, ils furent accueillis avec une joie touchante: Marot chanta ce retour:

Ils sont venus les enfants désirés!
Loyaux Français, il est temps qu'on s'apaise:
Pourquoi encor pleurer et soupirer?
Je l'entends bien: c'est de joie et grand aise.
Car prisonniers comme eux étiez aussi.
O Dieu tout-bon, quel miracle est ceci?
Le roi voyons et le peuple de France
En liberté, et tout par une enfance
Qui prisonnière était en fortes mains.
Or en est hors, c'est triple délivrance.
Gloire à Dieu seul! paix en terre aux humains!

La trahison du connétable et la captivité de

Enfants de France sont les plus remarquables épisodes de l'ouvrage de M. Mignet; ils ajoutent un intérêt poignant à ce récit intéressant et dramatique, tragédies des anciens âges qui ramènent la pensée vers les malheurs de notre temps.

M. B.

TROIS JEUNES FILLES

Souvenirs de douze ans

PAR M^{lle} DE VILLEBLANCHE (1).

Ce gentil volume, d'une lecture intéressante et d'une certaine portée morale, distraira agréablement les jeunes filles de douze à quinze ans, qui peuvent se plaindre qu'on n'écrit guère pour elles. Le nom de l'aimable auteur que les enfants connaissent si bien, est d'ailleurs une recommandation suffisante.

LIVRES D'ETRENNES (2)

Le Livre de Ruth. Traduit de la Sainte-Bible par LEMAISTRE DE SACY, et enrichi de 9 grandes compositions, de 4 têtes de chapitre et de 3 culs-de-lampe, gravés à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de Bida, par MM. Boilvin, L. Flammeng, Hédouin, La Guillerme, Le Rat et Waltner; et de 4 lettres ornées gravées à l'eau-forte par M. Waltner, d'après les dessins de M. Hédouin. Un magnifique album, format grand in-folio des Saints Évangiles. Prix, sur papier vélin, broché: 30 francs. Richement cartonné, avec fers spéciaux dessinés par M. Ch. Rossignol: 40 francs.

Le Tour du Monde. Nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARLTON; et très richement illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1875. Il contient les voyages de M. Th. Deyrolle, dans le Lazistan et l'Arménie; de sir Samuel White Baker, dans l'Afrique centrale; de M. Doussault, à Fontarabie; de M. Paul Marcoy, dans l'Entre-Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal; de M. Charles Yriarte, dans l'Istrie et la Dalmatie; de M. A. Pailhès, dans l'archipel des Marquises; des docteurs Rebatel et Tirant, dans la régence de Tunis; de M. l'ingénieur Bresson, dans le désert d'Atacama et Caracoles; de M. J. Thomson, en Chine; de Livingstone, en Afrique (der-

(1) Très-joli volume, avec gravures, chez Bernardin Béchet, quai des Grands-Augustins.

(2) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 79.

nier journal); de M. de Lamothe, au Canada; des marins du *Polaris*, dans les mers du Pôle; de M. Charton, à Roquefort; du colonel Eger-ton Warburton, en Australie; de M. Zéis, à Tlemcen; du docteur Jullien, en Cochinchine; les naufrages aériens, par M. Gaston Tissandier, et les naufrages maritimes, par MM. Zurcher et Margollé; est illustrée de 500 gravures sur bois, dessinées par F. Basset, É. Bayard, Ph. Benoist, A. Bernard, Bonnafoux, Catenacci, De Bar, Th. Deyrolle, Faguet, J. Férat, P. Fritel, Godefroy Durand, E. Grandsire, Hubert-Clerget, D. Mail-lart, A. Marie, O. Mathieu, A. Mesnel, J. Moy-net, O. de Penne, P. Philippoteaux, Riou, Rixens, Ronjat, P. Sellier, Sorrieu, Taylor, A. Tissandier, Th. Weber, et renferme 10 cartes ou plans. Prix de l'année 1875, brochée en un ou deux volumes, 25 francs. La reliure en per-caline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr. La demi-reliure cha-grin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr. La demi-reliure cha-grin, tranches rouges semées d'or : En un vo-lume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr. Les quinze premières années sont en vente. Les an-

nées 1870 et 1871 ne forment ensemble qu'un seul volume; la collection comprend actuelle-ment 15 volumes qui contiennent 250 voyages, plus de 9,000 gravures, 350 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année dessus annoncée.

Le Trésor littéraire de la France. Recueil en prose, de morceaux empruntés aux écrivains les plus renommés et aux personnages les plus célèbres de notre pays, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, publié par la Société des gens de lettres, sous le patronage du ministère de l'instruction publique. Édition illustrée par E. Bayard, de 40 gravures sur bois tirées à part. 1 volume, 20 francs. Le même ouvrage, sans les illustrations, 15 francs. La reliure se paye en sus 5 francs.

Deux Mères, par M^{me} COLOMB. Un beau volume in-8 raisin, illustré de 133 gravures dessinées sur bois par A. Marie. Broché : 5 francs. — Car-tonné en percaline à bizeaux, tranches dorées : 8 francs.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME LETTRE

SUR LE BESOIN DE POSER

Ma chère Nathalie,

Je ne sais vraiment de quels termes me servir pour l'étrange communication que je me risque aujourd'hui à vous faire. Il me faut toute la confiance que j'ai dans votre perspicacité pour entreprendre cette tâche inouïe de vous entretenir d'une Nathalie que je ne connais point, et dont il faut pourtant que je vous parle.

Le mot de cette énigme est bien simple, ma

chère cousine, et je m'en voudrais de vous le faire chercher.

Un homme de beaucoup d'esprit et qui connaît nos rapports, me disait l'autre jour, avec une fine et bienveillante ironie, qu'en dépit de toutes mes prétentions, je ne vous connaissais pas.

— « Vous êtes, » me disait-il le sourire sur les lèvres, « vous êtes perpétuellement en relations » avec une certaine Nathalie, laquelle n'existe que » pour vous. Celle-là tient tellement à votre affec- » tion et à votre estime, elle se sent serrée de si » près par votre regard, et si profondément péné- » trée par votre jugement, que le seul fait de votre » présence suffit en quelque sorte pour la méta- » morphoser. Elle éprouve, si l'on ne craignait pas » ici de forcer la comparaison, quelque chose de » ce que l'on ressent sous le regard de Dieu, et le

» désir de se montrer digne de votre amitié qu'elle
» ambitionne par dessus tout, lui donne la force
» dans ces moments-là, de valoir mieux qu'elle-
» même. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce commentaire de votre mérite, commentaire beaucoup trop flatteur pour l'amour-propre de votre cousin, appartient tout entier à mon interlocuteur. Jusqu'ici, bien entendu, il n'est rien dans ce discours qui puisse vous choquer ni vous faire pressentir les réserves de la critique.

« Mais lorsque vous n'êtes plus là, » ajoutait mon ami, « il se passe un singulier phénomène » dans l'âme et dans le maintien de votre char-
» mante cousine.

« Comme elle connaît pertinemment, grâce à
» vous, tout ce qu'il faut pratiquer pour être une
» jeune fille accomplie, et en même temps, comme
» elle n'est point encore achevée dans cette perfection, elle joue perpétuellement le rôle de cet
» idéal, de la même façon qu'elle réciterait un couplet de comédie ou une tirade tragique. Elle est
» si bien dans l'esprit de son emploi, que le gros
» du public ne se doute pas de l'artifice, il lui semble, sans plus d'examen, qu'il a devant lui une
» personne naturelle. Malheureusement, rien n'est
» moins exact. Ce n'est point la femme que vous
» voyez apparaître dans l'aisance et la liberté de
» sa vie réelle, c'est le modèle habitué aux séances
» de l'atelier et dont le peintre ou le statuaire ont
» bien des fois corrigé la pose, tellement que, dans
» les relations mêmes de la vie privée, la jeune
» fille reprend involontairement les gestes et les
» habitudes que lui avait imposés l'artiste. »

Je me fais un devoir, comme vous le voyez, ma chère enfant, de citer autant que je le puis, les paroles mêmes de mon ami, précisément parce qu'elles sont peu aimables pour vous et que je ne saurais trouver rien de tel dans ma propre pensée.

Je vous prie, Nathalie, de ne point vous perdre en conjectures sur le nom de cet ami un peu sévère. Je ne crois pas qu'il vous ait jamais adressé la parole. C'est un de ces observateurs silencieux et modestes, aussi perspicaces que la méchanceté, aussi discrets que l'amitié. Il a été le premier à me recommander de vous avertir de sa part.

Vous voilà donc accusée, ma chère enfant, de n'être point suffisamment naturelle. Pour toute autre femme que vous, ce serait, à coup sûr, une critique de peu d'importance; mais avec les idées que nous avons échangées à ce sujet et sur lesquelles nous sommes tous deux parfaitement d'accord, il est peu de reproches qu'on doive entendre avec plus de regret et, par conséquent, prévenir avec plus de soin.

Je suis loin, ma chère Nathalie, de prendre pour mon compte les reproches de mon ami, comme je suis à cent lieues d'avoir jamais découvert ou soupçonné en vous rien de pareil. Je ne puis, en effet, me prononcer sur ce qu'il vous arrive de devenir en dehors de ma présence; mais permettez-moi,

suivant le vieux proverbe : « qu'il n'y a pas de fumée sans feu » permettez-moi de croire que, par instants, vous songez plus à paraître accomplie qu'à le devenir réellement.

Ne pourrait-on pas, Nathalie, lorsqu'il s'agit de ce travers de poser pour une galerie, distinguer entre ce que j'appellerai, par des mots hardis et nouveaux, la pose du dedans et la pose du dehors? Il y en a une dont le comique vous est bien connu, tandis que le plus souvent le ridicule de l'autre nous échappe.

J'entends par la pose du dehors ce petit mensonge si volontiers mis en œuvre dans les vaudevilles où Crispin se fait passer pour le maître, et Lisette pour la jeune première. Il n'est pas de chef de rayon en congé, de garçon coiffeur en voyage, de commis en tournée, qui ne soit bien aise de se faire prendre pour un comte ou un marquis; le premier mot de toute *communeuse* arrivée, c'est encore l'exclamation célèbre : « *Les duchesses, c'est nous qui les sons !* » Il faut vraiment tout l'amour-propre humain et cette profonde crédulité dont nous sommes imbus vis-à-vis de notre propre génie, pour pousser l'imagination jusqu'à se persuader qu'il y a encore des dupes de cette comédie. Je me suis toujours dit, Nathalie, que les petites gens, en pareille occasion, se sentent, dès la première phrase, devinés et percés à jour, mais qu'ils ne laissent pas de continuer leur personnage, ravis au fond de voir que l'argent seul suffit pour répandre autour d'eux la servilité et la flatterie. Plus leur mensonge est grossier, plus ils se sentent forts d'avoir pu l'imposer; et peut-être tel qui croit se moquer d'eux et les avoir pour dupes, est-il le premier pris et le premier moqué.

Quoiqu'il en soit de cette lutte entre l'orgueil et la platitude, et quel que soit celui auquel peut rester le dernier mot, il n'y a pas assez de sourires pour la sottise de cet amour-propre. C'est au point qu'il ne me paraît pas même pouvoir être élevé jusqu'à la hauteur du mépris. C'est l'histoire des gens qui organisent avec un œillet une fausse apparence de croix d'honneur, ou qui font fabriquer tout exprès des rubans d'ordres étrangers, dans lesquels le liseré de la couleur tranchant sur le rouge, est amoindri et éteint jusqu'à disparaître. C'est la marchande en rupture de magasin, qui se fait adresser à l'hôtel où elle prend les eaux, des lettres aristocratiques où son nom s'allonge de titres et de particules; ou le moindre de tous les employés qui, pour une tasse de café, donne vingt sous d'éternnes au garçon, afin de passer pour un prince russe. Il y a longtemps que cette scène éternelle a été immortalisée par Molière, dans le *Bourgeois gentilhomme*. Depuis ce temps, M. Jourdain a eu des enfants qui ne lui ressemblaient guère. Mais s'ils ne portent pas aujourd'hui le justaucorps et la veste de leur trisaïeul, ils ont conservé dans leur âme les mêmes instincts de vanterie et les mêmes faiblesses d'amour-propre.

Cette prétention d'apparaître aux gens abusés, dans une position sociale autre que celle qu'on occupe, peut aller de pair avec l'usage des per-ruques perfectionnées ou des râteliers garantis. De pareils travers demeurent, si je puis ainsi parler, à une certaine distance du monde moral.

Mais de même qu'on pose pour le gentilhomme, le haut fonctionnaire, le nabab, il ne manque pas non plus de gens qui posent pour la supériorité de l'esprit et du cœur. Ne serait-ce point votre lot, Nathalie, si je voulais en croire les observations de mon ami ?

Il y a une pose de l'esprit, dont le ridicule n'est pas moins sensible que l'affectation d'un rang supérieur au sien. C'est la pose à la science, à l'érudition, aux connaissances spéciales. La coutume prête ici la main au bon sens des femmes. Il est tout à fait mal porté d'avouer qu'on en sait trop long. C'est peut-être là un ressouvenir du temps où l'éducation des jeunes filles était plus restreinte encore que de nos jours. Aujourd'hui, on ne leur refuse pas sans doute l'instruction ; mais c'est à cette condition si sage et si modeste, qu'elles se garderont d'en rien affecter au dehors. Cette pose à la science est restée jusqu'à présent, une des infirmités spéciales de l'amour-propre masculin. On rencontre tous les jours, dans le monde, des hommes qui savent tout et qui parlent en conséquence. Ils me rappellent cette naïve enseigne que je lisais, l'autre jour, sur un des murs de Paris : « *Spécialité générale de marchan-dises.* »

Si les femmes, et particulièrement les plus instruites, se mettent facilement au-dessus du mérite du savoir, elles ne font pas aussi bon marché de leurs facultés. C'est assurément une des prétentions les plus féroces de quiconque veut briller dans le monde, que celle d'avoir de l'esprit naturel. Il y a des gens qui prendraient leur parti de s'entendre appeler assassins et voleurs, pourvu qu'en compensation on leur rendit justice du côté de l'intelligence.

Il y a plus, ma chère enfant, tous ceux qui en sont restés à cette éducation au-dessous du médiocre dont nous avons pris le détestable parti de nous contenter en France, n'en sont que plus désireux de faire les entendus. Il y a chez eux un secret désir d'être appréciés, non pas pour ce qu'ils ont pu apprendre, mais par ce qu'ils sont capables de penser et de sentir. Quoi de plus flatteur que de passer pour une intelligence hors ligne, lorsque, en même temps, on avoue hautement le défaut de culture dont on a été la victime ? C'est indiquer confusément la richesse du terrain capable de produire cette forêt vierge. Il est bien entendu que ces produits spontanés d'une nature primitive et puissante dépassent tous les efforts et tous les résultats de l'art civilisé.

Ne vous étonnez donc pas trop, Nathalie, d'ouïr, à chaque instant dans le monde, un langage et

des épithètes hyperboliques, dont le moindre défaut, assurément, est de n'avoir absolument aucun rapport avec les impressions vraies que ressentent les auteurs de ces dithyrambes ou de ces exclamations. Comme leurs sentiments exprimés n'ont aucune relation avec leurs impressions ressenties, il ne faut pas trop s'étonner s'ils vont toujours à l'extrême et se précipitent, du premier coup, aux derniers confins de l'admiration. Comment s'y prendraient-ils pour nuancer leurs jugements et donner des appréciations répondant à tous les degrés du mérite dans la conduite, dans la littérature et dans l'art ? Il leur faudrait pour cela, pouvoir se consulter eux-mêmes, et proportionner leur discours à leur sentiment. C'est de quoi il ne saurait être question dans leur entretien. Aussi préfèrent-ils, faute de mieux, prendre les épithètes de l'enthousiasme et les répéter de confiance, dans l'espoir qu'on leur supposera la puissance d'avoir ressenti ce qu'ils mettent tant d'emphase à exprimer. Le malheur est que la monotonie de leur parole trahit l'impuissance de leurs jugements. Chacun d'eux a, d'ordinaire, quelques termes favoris auxquels il borne les formules de son admiration ; pour celui-ci, toute peinture, toute littérature, toute musique est *ravissante* : pour cet autre, elle est *hors ligne*, et pour un troisième, *supérieure*. Mais ne les sortez point de là ; ne leur demandez rien de plus, et surtout pas d'idées qui remplacent ces interjections.

Ce sont là, Nathalie, ceux que j'appellerais volontiers les poseurs de la conversation, comme les premiers sont les poseurs de situations sociales. Je ne vous soupçonne point, ma chère amie, de tomber ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux défauts inférieurs. Il y a là trop de ridicule d'une part et trop de puérilité de l'autre, pour que vous puissiez jamais en être la dupe, et pousser jusqu'à cette limite vulgaire la grossièreté de vos illusions.

Mais nous arrivons, ma bien chère enfant, à la troisième espèce de pose, la plus délicate, la plus élevée et, j'oserais le dire, la plus charmante de toutes. Il ne s'agit plus d'une misérable duperie, à laquelle on rougirait à bon droit d'être pris, mais d'un effort sérieux et moral, auquel on ne peut attribuer d'autre tort que de vouloir se faire passer pour ce qu'il n'est pas.

Nous avons au dedans de nous un sentiment profond de ce que nous devrions être, et aussi de ce que toute créature humaine devrait être pour répondre à son vrai devoir, en même temps qu'à son propre désir. Nous ne nous contentons pas d'apercevoir, d'une vue générale, les obligations les plus hautes et les plus délicates ; nous nous en faisons une perpétuelle application. Non-seulement nous nous rendons compte de ce que seraient d'une façon abstraite la patience, la douceur, la générosité, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, pratiqués d'une façon héroïque ; mais nous poussons plus avant cette vision du bien, et, par une analyse subtile de

notre propre âme et de notre propre cœur, nous finissons par imaginer d'une manière très-exacte la nuance de pensées, de ton et de manières, que donnerait à notre langage, à notre esprit et même à nos manières, la possession de telle ou telle vertu dont il nous semblerait particulièrement enviable d'être doué.

Alors commence, ma chère Nathalie, la grande, la vraie pose, la pose des gens du monde et des natures vraiment supérieures. Voilà pourquoi, soit dit en passant, malgré tout le respect que je vous porte et la sincérité que je vous reconnais, je ne voudrais pas jurer que mon ami ait tout à fait tort, ni que vous ayez été ici toujours à l'abri de toute tentation et de tout reproche. Vous vous ferez vous-même, Nathalie, votre part d'application dans mon discours; donnez-vous seulement la peine de bien m'entendre.

Lorsqu'il m'est arrivé, et il n'y a pas trop longtemps encore, de jouer, dans le répertoire de M. Scribe, ce qu'on appelle les emplois de colonel, je tenais à honneur de me conformer, même en cette circonstance un peu frivole, à la maxime américaine qui recommande de bien faire tout ce qui vaut la peine d'être fait. Le salon de l'avenue du Roi de Rome, où j'ai risqué mes derniers effets de comédie, en présence de quelques amateurs délicats et choisis, vaut la peine qu'on y pense, et ce sont là de ces suffrages littéraires qui vous décernent le brevet incontesté d'homme de goût. Je puis vous certifier, ma cousine, qu'à force d'avoir réfléchi sur ces rôles à épaulettes, si admirablement tenus par Ferville, sur la façon de parler, de marcher, d'entrer et de sortir, qui distinguait alors ces vieux braves une fois rentrés dans la vie civile, je me surprenais, à certains moments, continuant en quelque sorte mon rôle jusque dans la vie de chaque jour. Il y a plus : lorsque je me sentais sous le harnais de cet uniforme de théâtre, il me semblait que le fond même de mon être en recevait quelque atteinte et en subissait quelque influence. Je me prenais à porter sur les choses de ce monde des jugements de hussard en demi-solde, ou de capitaine en garnison. Je n'étais pas bien sûr de n'avoir pas gardé quelques allures impérieuses et provocatrices d'un commandement que je n'avais, à coup sûr, jamais exercé.

Voilà, ma chère cousine, jusqu'où peut aller la fascination à laquelle l'esprit humain s'invite et s'entraîne lui-même. Je n'ai pas besoin de vous montrer par où ces réflexions s'appliquent à notre sujet, et comment elles expliquent la pose morale, malheureusement si fréquente dans le monde.

Cette espèce particulière de pose consiste à imiter, par les façons de parler, d'agir et de sentir, les qualités supérieures de l'âme humaine.

Nous avons beau être revêches aux qualités et fermer volontairement les yeux aux mérites des autres; ceux-ci, de leur côté, ont beau s'envelopper de modestie, et disparaître souvent dans leur simplicité, il n'en est pas moins certain que nulle

qualité morale ne saurait être, dans une âme, poussée à un certain degré, sans qu'elle éclate au dehors et se traduise d'une façon sensible.

N'avez-vous point rencontré dans le monde, ma chère Nathalie, un homme vraiment bon, doux et dévoué, j'entends bon jusqu'à l'oubli de soi-même, et dévoué jusqu'au sacrifice. Quoiqu'il reste bien peu de ces natures-là, vous n'êtes point sans en connaître, et si vous en avez connu, vous n'avez eu garde de les oublier. N'est-il pas vrai que pareils hommes portent avec eux une puissance de séduction, un attrait auquel on ne songe point à se dérober, un charme dont leur présence répand autour d'elle le parfum. Ceux-là rayonnent, dans les conversations, d'un éclat doux et paisible; ils ont le don de convaincre et d'entraîner, et peut-être la seule manière de résister à leur influence est-elle de se refuser à leurs entretiens et à leur compagnie?

De tels hommes sont rares; ce don spontané, cette prodigalité gracieuse de soi-même supposent, sans que nous y prenions garde, un détachement intérieur, une abnégation, un degré de perfection morale en un mot, dont il est plus facile d'admirer que de suivre l'exemple.

Il est encore moins coûteux, si je puis le dire ainsi, d'imiter l'apparence que la réalité de ces vertus, et nous ne manquons guère de nous donner cet avantage vis-à-vis de ceux qui ne nous connaissent pas. Nous nous arrangeons, pour conformer notre conduite du dehors, aux gestes, au langage, aux inflexions de voix même qu'entraîneraient de telles inspirations; nous jouons ainsi l'indulgence, la longanimité, le dévouement, peut-être l'héroïsme.

Cette comédie de soi-même, cette pose morale, pour en venir au terme que j'employais d'abord, est peut-être une des causes les plus actives des déceptions dans le mariage. Une jeune fille apparaît la plupart du temps, à un jeune homme, avec une auréole de qualités empruntées, pour ne pas dire feintes. Elle s'arrange pour produire l'illusion des mérites qu'elle n'a point, et moins elle en possède la réalité, mieux elle en réussit le simulacre.

Il ne faudrait pas se fier, Nathalie, comme on le fait le plus souvent, à la crédulité du public. On parvient tout au plus à faire prendre le change à quelques individus naïfs ou complaisants; mais la véritable opinion publique, en supposant même qu'on réussisse à la surprendre et à l'égarer, ne tarde guère à rentrer dans le vrai; et comme la réaction se montre injuste en proportion de ce que la bonne foi s'est sentie trompée, il ne faut point s'étonner si certaines réputations sont noircies sans motifs et certaines intentions dénaturées contre toute justice.

Je reviens donc une fois de plus, ma chère cousine, à la thèse que je vous ai prêchée si souvent. Un aveu ingénu de soi-même est encore ce qu'il y a de plus simple et de plus profitable. Je n'en

veux pour juge que le témoignage de mon ami. Il vous a vue, en ma présence, telle que vous êtes, débarrassée de toute affectation du cœur et de l'esprit, et il regarde comme bien supérieure à toute autre cette Nathalie véritable que vous êtes, mélange heureux de qualités auxquelles on rend justice par raison, et même de défauts qu'on excuse par faiblesse. Moi-même, qui poursuis avec tant d'acharnement vos imperfections, êtes-vous

bien sûre que je ne m'en laisse pas, comme les autres, un peu charmer? Je vous recommande toujours de changer, et je ne me résignerais peut-être pas facilement à vous voir différente de ce que je vous connais. Dans tous les cas, ce qui ne changera jamais, ma chère enfant, c'est l'amitié que vous garde

Votre affectionné cousin,
ANTONIN RONDELET.

MAISON FLEURIE

(FIN.)

Pierre, accoudé sur la table, les regards tournés vers le jardin où les arbres éclairés par un vif soleil, agitaient leur feuillage au souffle de la brise, semblait chercher la solution d'un problème.

» Jeanne, reprit-il, d'une voix dont elle ne remarqua pas l'altération, si je m'en rapporte à vos paroles, vous soupçonnez Charles de dissimuler son véritable nom.

— Oui, la façon dont il a plusieurs fois éludé mes questions, des lettres qu'il a reçues et dont il s'est réservé le secret, quelques démarches auxquelles il semblait attacher une grande importance, et dont je n'ai pu connaître le but, tout me fait croire que sa vie cache un mystère.

— Vous n'en avez pas pris ombrage?

— Pourquoi? Ne sais-je pas, comme vous le savez vous-même, qu'il est la loyauté et l'honneur mêmes, qu'il est incapable d'une action et d'une pensée dont il doive rougir. Si quelque soupçon injurieux me venait à l'esprit, je le repousserais avec horreur. Quand vous êtes là, je me repose avec confiance sous votre protection, j'ai la même foi en lui; je n'ignore pas que plus d'une fois il a éloigné le péril qui me menaçait, et que sans se montrer, sa sollicitude veillait toujours, prête à suppléer à votre dévouement. S'il a cru devoir nous cacher quelque chose, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela; ne soyez pas mécontent, j'ai tout lieu de croire qu'il parlera bientôt et que c'est à vous, son ami, son frère, qu'il offrira la première de ses confidences. »

Pierre sourit amèrement.

« Continuez, Jeanne, dit-il, vous n'avez pas dit tout ce que vous aviez à me dire.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était plus grave, plus recueilli que d'habitude; sa voix était plus émue, plus timide, son attitude trahissait

l'hésitation; il me parlait, en termes, vagues du but qu'il poursuivait depuis longtemps et qu'il croyait toucher enfin; il se réjouissait pour moi, mais faisant un retour sur lui-même, il me dit :

« Tandis que vous étiez seulement la sœur de Pierre, vous ne pouviez douter que mon culte ne s'adressât à vous, si votre condition change, j'ai peur que vous ne pensiez qu'il s'y joint de honteux calculs.

» Mais non, reprit-il après une nouvelle pause, et comme entraîné par l'élan de son cœur, il n'est pas possible que vous me jugiez ainsi. »

Il fixait sur moi un regard interrogateur.

» Ecoutez-moi, ajouta-t-il, je ne puis me taire plus longtemps; d'ailleurs il est impossible que vous ne m'ayez déjà pas deviné. Si chacun de nous avait le bonheur de posséder une mère, la mienne irait trouver la vôtre et lui dirait :

« Mon fils aime votre fille, c'est un honnête homme; il sait, en sollicitant l'honneur de l'épouser, quels devoirs il contracte; il saura les remplir. Devant Dieu qui m'écoute, je vous jure qu'il consacra sa vie au bonheur de Thérèse, si elle veut bien accepter sa main.

» Voilà ce que ma mère dirait, mais je suis seul, permettez-moi donc de vous adresser directement ma prière! »

J'étais profondément troublée.

— Que lui avez vous répondu? dit Pierre en l'interrompant vivement.

— Je lui ai répondu :

« Je n'ai pas de mère, il est vrai, mais j'ai un frère qui m'a tenu lieu de tous ceux que j'ai perdus; il a été plus que mon appui, il a été ma providence sur la terre, c'est à lui qu'il faut vous adresser. »

Thérèse ne remarqua pas l'émotion profonde

qui se reflétait sur les traits de Pierre et faisait trembler sa voix quand il reprit la parole.

« S'il vient à moi, dit-il, j'ai besoin, pour lui répondre, de connaître vos sentiments.

— Vous m'avez appris à l'aimer, vous pouvez lui répondre que je serai fière et heureuse de l'épouser. »

Pierre aurait dû s'attendre à cette conclusion ; cependant il ne fût pas maître de lui, une violente contraction s'opéra sur son visage, ses regards enflammés, le mouvement convulsif qui bouleversa ses traits, trahirent l'impétuosité de sa colère ; il se leva si brusquement qu'il faillit renverser la table.

« Le misérable, s'écria-t-il d'une voix rauque, comme si les paroles avaient eu peine à sortir de sa gorge ; il l'aime et il ose le lui dire ; l'hospitalité que je lui ai accordée, il en a abusé pour s'emparer traîtreusement du cœur de celle sur laquelle s'était concentrées toute mon ambition, toute ma tendresse. »

Les deux femmes s'étaient approchées de lui pour le calmer et le consoler ; il ne les écoutait pas. Enfin, il se leva, sa figure n'était plus contractée, mais il était d'une pâleur effrayante.

« Thérèse, dit-il d'une voix sourde, mais exempte de colère, puissiez-vous être heureuse ! Quant à moi !... »

Il n'acheva pas et prit son chapeau pour sortir.

« Où allez-vous ? lui dit Jeanne, vous me faites peur.

— Rassurez-vous, la crise est passée, j'ai besoin de prendre l'air. »

Il ne se retourna pas et franchit le seuil de cette maison d'où la joie s'était si brusquement enfuie pour lui.

Instinctivement il suivit les sentiers dans lesquels il s'était souvent engagé avec Jeanne et Thérèse ; tout lui rappelait son souvenir. C'était à l'ombre de cet arbre qu'ils s'étaient reposés ; c'était à cette haie qu'il avait cueilli pour elle des branches d'églantine et de chèvre-feuille sauvage ; le soleil à son déclin répandait ses rayons, comme aux jours les plus riants du passé ; les oiseaux semaient l'air de leurs notes joyeuses, les arbustes étaient en fleurs, la nature invitait aux douces émotions ; mais l'espérance s'était enfuie de son cœur et la sérénité du paysage lui semblait une ironie.

Et il se rappelait sa jeunesse écoulée dans l'austérité d'un travail sans relâche, occupée d'une seule pensée : assurer un avenir digne d'elle à l'orpheline dont il comptait faire sa compagne. Et du fragile édifice de ses espérances, il ne lui restait plus que des ruines et des regrets.

Il passa près du cimetière où reposaient ses parents ; il y pénétra et dirigea ses pas vers l'humble monument qu'il avait élevé à son père ; il se retraça la vie du vieux paysan passée dans la pra-

tique inflexible du devoir, et eut honte de sa faiblesse.

« Allons, soyons homme, dit-il. »

Les sons mélancoliques de l'Angelus se firent alors entendre, la porte de la petite église était ouverte ; il y entra.

Sans doute ses pensées prirent une direction moins pénible, car lorsqu'il sortit, s'il était encore pâle, sa figure ne portait plus l'empreinte d'émotions orageuses ; il était calme ; il avait retrouvé son allure habituelle, quoique un peu plus lente, quand il reprit le chemin de la maison.

Au moment où une faible distance l'en séparait, au tournant d'un chemin creux, il entendit deux personnes causer et reconnut la voix de Charles ; il comprit qu'il était question de Thérèse et se crut autorisé à écouter une conversation qui intéressait l'avenir de sa sœur adoptive ; il se glissa derrière une haie et prêta l'oreille.

« Ainsi, dit une voix que Pierre crut reconnaître pour l'avoir déjà entendue, vous exigez que je reconnaisse en elle l'héritière des Loctudé et que je lui abandonne le château. »

— Oui, je l'exige.

— Et si je ne me soumetts pas à votre prétention ?

— Je saurai vous y forcer.

— On ne vous croira pas.

— On me croira, car j'ai des preuves qui convaincront les plus incrédules ; croyez-vous que j'aie attendu jusqu'à ce jour, m'enveloppant de mystère, marchant à pas comptés, sans avoir réuni les éléments qui m'assurent le succès ? Écoutez-moi, car cette entrevue doit être la dernière ; si vous résistez, demain je commence ouvertement une lutte dans laquelle vous succomberez honteusement, n'en doutez pas. »

Pierre suspendait son haleine ; il remarquait dans la voix de Charles un accent impérieux, menaçant, qu'il ne lui connaissait pas.

« Écoutez-moi, reprit celui-ci, car il faut que vous le sachiez, je connais tout ce qui s'est passé. Au début de la révolution, vous étiez intendant du comte, et vous aviez su capter sa confiance, vous en avez profité pour le perdre ; vous avez abusé de sa faiblesse pour l'entraîner dans des actes équivoques dont il ne se rendait pas bien compte et qui devaient vous assurer de son silence, en établissant entre vous une sorte de complicité. Votre plan était bien dressé et, grâce à vous, le malheureux tomba dans un piège et resta sur le terrain frappé mortellement par la balle d'un soldat républicain. Le père, une fois mort, restait à vous débarrasser de la mère et de la fille. Vous poursuivîtes votre plan sans scrupule ! Ce fut votre perfide influence, habilement dissimulée, qui déterminait la comtesse à passer la Loire avec la malheureuse armée Vendéenne qu'attendaient en Bretagne de si cruelles déceptions.

Elle ne savait pas, quand elle suivait ce cortège de victimes, vouées au sacrifice, qu'un

ennemi plus redoutable que les Bleus était attaché à ses pas, qu'il croyait avoir gagné sa femme de chambre, en lui promettant de partager les profits du crime.

Les occasions ne manquèrent pas à cette femme. A Dol, au Mans où le sang coula à flots, dans maintes autres circonstances il lui fut facile de tenir sa promesse; mais elle fut vaincue par le spectacle de la résignation, des vertus et des souffrances de sa maîtresse; elle se prit de pitié pour l'enfant, et pour mieux tromper vos calculs, vous fit croire que l'une et l'autre étaient mortes. Hélas! ses remords et son dévouement tardif ne purent sauver la comtesse; la misère, les fatigues, les épreuves de toutes sortes l'avaient brisée; et, lorsqu'elle alla frapper à la porte des paysans qui l'accueillirent, il lui restait à peine assez de force pour leur recommander sa fille avant d'expirer.

— Ce sont là des affirmations faciles à énoncer, plus difficiles à prouver.

— Celle dont vous aviez espéré faire votre complice vit, et elle parlera.

— Non, ce n'est pas vrai, Marianne est morte.

— Elle vit, vous dis-je, je l'ai retrouvée. Sachant que vous ne lui pardonneriez pas d'avoir dérangé vos combinaisons, torturée par le remords d'avoir un instant prêté l'oreille à vos suggestions, elle traîne dans l'ombre une vie misérable; quand je lui ai appris que l'enfant, qu'elle aussi croyait avoir succombé, était vivante, ses yeux se sont mouillés de larmes de joie. Heureuse de retrouver le calme et le repos qui l'avaient abandonnée depuis ces jours funèbres, elle s'est offerte avec empressement à me fournir les preuves qui pourraient m'aider à réparer l'iniquité. Mais je n'en ai pas besoin; ne vous êtes-vous pas trahi vous-même par les efforts que vous avez faits pour vous débarrasser de celle qui surgissait inopinément de la tombe, où vous la croyiez couchée pour toujours? »

Le silence de l'ancien intendant trahissait sa terreur et son accablement. Charles reprit :

« Voulez-vous courir les chances d'un procès infamant, dont l'issue n'est pas douteuse? Aimez-vous mieux reconnaître par écrit que mademoiselle Thérèse est bien la fille de la comtesse de Loctudé, et que vous lui remettez l'héritage dont vous n'étiez que dépositaire? Choisissez, ce soir il sera trop tard. »

Le misérable était atterré.

— Soit, dit-il, avec un profond soupir, je signerai. »

Pierre reconnut un homme qui avait à plusieurs reprises essayé d'entrer en relation d'affaires avec lui, et pour lequel il avait éprouvé une invincible répugnance que son associé avait eu soin d'encourager. Il quitta sa cachette et ne tarda pas à rejoindre Charles qui se dirigeait vers sa demeure.

« Qu'as-tu donc! Pierre, lui dit celui-ci, je ne t'ai jamais vu aussi pâle, tu es malade »

— Ce n'est rien, un simple malaise qui passera.

Tu m'as dit que tu avais une communication à me faire, est-ce pour cela que tu vas à la maison ?

— Oui.

— Eh bien! parle, je t'écoute.

— C'est que ce sera un peu long.

— Qu'importe? nous avons le temps. »

Charles fit à son ami un récit qui correspondait presque entièrement à ce que celui-ci savait déjà. Quand il eut retracé les démarches qu'il avait faites pour rendre à Thérèse son nom et ses biens, et la certitude dans laquelle il était de réussir; il lui retraça les sentiments qui s'étaient emparés de son âme, exprima l'espoir d'être agréé par la jeune fille, et termina en disant que son vœu le plus ardent était de l'épouser.

Pierre l'écoutait d'un air calme.

« Comment s'appellera Thérèse, si elle devient ta femme ?

— J'allais te le dire, elle s'appellera baronne Charles de Rallonnais; avec ce titre, je lui apporterai dix mille livres de rente qui me sont restitués par l'État; j'en ai reçu aujourd'hui la nouvelle.

— Ce sera un mariage bien assorti, dit Pierre, d'un ton impassible.

— Tu es le chef de la maison, Thérèse m'a envoyé vers toi.

— Elle est maîtresse de sa personne, va la trouver, elle te donnera sa réponse.

— Et tu la sanctionneras !

— Oui, »

Ils étaient arrivés à la porte de la maison fleurie. Charles de Rallonnais y entra, tandis que Pierre se rendit dans le jardin pour l'attendre.

Il traversa la grande allée et, arrivé à l'extrémité, suivit d'un regard mélancolique le fleuve dont les eaux lui semblaient emporter vers la mer ses espérances; il s'arrêta à regarder les fleurs que Thérèse aimait à cultiver; elles lui rappelaient mille souvenirs frais et charmants. Quelques-unes fermaient leurs corolles aux premières ombres de la nuit :

« Pour moi aussi, dit-il, le soleil se couche; ce matin encore j'entrevois de riantes perspectives, l'illusion s'est évanouie, il faut refouler mes sentiments au plus profond de moi-même. »

L'hirondelle qui fendait l'air au-dessus de sa tête, l'insecte qui bourdonnait, tout lui rappelait quelque chose, il se laissait attirer à un douloureux retour sur le passé.

« Allons, pas de lâche faiblesse, dit-il, s'arrachant à cette énervante rêverie. »

Il se mit à regarder d'un regard ferme la situation et à dresser un plan d'avenir.

Il était plongé dans ses réflexions, lorsqu'il entendit le sable crier auprès de lui. Il releva la tête et se trouva en présence de Charles, dont la figure pâle trahissait la tristesse.

« Pierre, mon ami, je viens te faire mes adieux.

— Que veux-tu dire ?

— Je vais partir pour toujours, c'est la volonté de Thérèse, elle a raison.

— Je ne te comprends pas.

— Elle se fera comprendre, je vais rédiger les instructions que tu auras à suivre pour faire rentrer Thérèse en possession de son nom et de ses biens. Demain je serai loin d'ici. Dis-lui bien que j'approuve sa décision.

— Tout cela est étrange, il y a un malentendu; il faut qu'il s'explique, viens la trouver avec moi.

— Impossible.

— Je le veux, viens.

Il prit par le bras Charles qui voulait résister, mais qui finit par céder à la volonté de son ami.

Thérèse et la tante Jeanne étaient assises auprès de la fenêtre, sans se parler.

« Thérèse, lui dit Pierre, est-il vrai que vous lui refusiez d'être sa femme ? »

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme.

— Et cependant aujourd'hui même...

— Alors je parlais sans avoir bien conscience de ce que je disais. J'ai réfléchi depuis. Le mari que j'ai choisi en toute liberté, c'est l'homme loyal, sans reproche, qui a veillé sur mon enfance et ma jeunesse, que je regarde entre tous comme digne d'être aimé et d'être heureux. Pierre, voulez-vous de moi pour votre femme ?

— Thérèse, êtes-vous sûre de ne pas céder à un mouvement du cœur que vous regretterez plus tard ?

— Pierre, ma main tremble-t-elle, ma voix n'est-elle pas assurée ? Si vous écoutiez les battements de mon cœur, vous le trouveriez aussi calme que d'habitude. Je sais ce que je fais, je sais que jamais je n'en éprouverai de regrets. Je sais ce que vous avez droit d'attendre de celle qui portera votre nom. Jamais vous ne surprendrez chez moi un acte, une parole dont vous ayez à vous plaindre. Je serai pour vous la compagne dévouée qui saura vous comprendre, partager vos joies et vos peines, s'efforçant d'adoucir les unes, d'augmenter les autres. Pierre, voulez-vous accepter ma main ? »

Il restait immobile, interdit.

Thérèse mit sa main fine et élégante dans la large main du marin ; il la serra avec effusion, sentit qu'elle était calme et assurée.

« Je l'accepte, dit-il d'une voix émue. »

Puis, s'adressant à Charles qui restait témoin silencieux de cette scène.

« Viens, mon ami, lui dit-il. »

Il rapprocha les mains des deux jeunes gens.

« Je l'accepte, ajouta-t-il, et je te la donne. »

Une double protestation, un double cri d'admiration et de stupeur accueillirent cet acte de désintéressement héroïque. Pierre sentit qu'il allait s'attendrir et mêler ses larmes à celles qu'il voyait couler autour de lui. Il voulut réagir contre cette émotion et, prenant le ton d'une brusquerie comique :

« Silence dans les rangs, dit-il, s'il me prend la fantaisie d'être despote, laissez-moi exercer à ma

convenance mon rôle de chef de famille. Je n'ai pastout dit, permettez-moi d'achever. Laissez-moi vous expliquer ma conduite, je suis sûr que vous applaudirez à ma résolution ; elle est dictée par la raison et le bon sens.

« Vous vous demandez, Thérèse, si c'est le même homme qui vous parle en ce moment, et qui vous parlait il y a quelques heures. J'étais fou alors, j'ai maintenant ma raison. Vivant avec vous, apprenant chaque jour à mieux connaître celle qui faisait la joie de mon foyer, j'en étais venu à croire que ce trésor ne pouvait jamais lui échapper, je me persuadais qu'un lien plus étroit devait nécessairement nous unir. Parce que vous m'aviez traité en frère, je me persuadais que c'était un acheminement à devenir votre époux. Fou que j'étais, je me laissais absorber par une idée fixe, je ne voyais que le mirage trompeur de l'Eden que j'avais entrevu en rêve, je subissais l'hallucination d'un aveugle égoïsme.

» Quand vous m'avez parlé avec la franchise que je réclamaï, le réveil a été cruel, et j'ai fulminé contre vous de ridicules imprécations de tragédie. J'aurais dû plutôt vous bénir de m'arrêter ainsi sur le bord de l'abîme. Que serait-il advenu si par une abnégation imprudente vous aviez respecté mon illusion ?

« Jamais un murmure ne serait sorti de votre bouche, je le sais, jamais votre courage n'aurait failli. Mais aurait-il dépendu de vous de dissimuler toujours le poids de votre chaîne ? Auriez-vous pu cacher à mon œil inquiet le secret de votre souffrance ? Vous n'auriez pas été heureuse, comment aurais-je pu l'être ? La fatale découverte serait venue, et d'inutiles regrets, de cruels remords auraient poursuivi celui qui vous aurait imposé une alliance pour laquelle il n'était pas fait.

» Non, Thérèse, il n'en pouvait être ainsi ; en me voyant souffrir, votre cœur s'est ému de pitié ; vous vous êtes fait un devoir de me sacrifier vos espérances, merci de votre dévouement, mais j'en serais indigne si je l'acceptais.

— Ah ! Pierre, dit-elle tout émue, je ne vous connaissais pas encore.

— Ne me plaignez pas, si la douleur a été vive, elle a été de courte durée, la plaie sera bientôt fermée.

» Non, Thérèse, ne me plaignez pas, je trouverai mon bonheur dans le vôtre, et, sachant votre foyer joyeux, je le serai moi-même.

« Mais c'est assez de temps consacré aux sèveres entretiens ; ce jour doit être pour tous un jour de fête. A quoi pensez-vous, tante Jeanne, que vous oubliez de faire le thé ! Thérèse, ayez la bonté de l'aider ; pendant ce temps-là je vais causer avec l'ami Charles. »

Six semaines après Thérèse, ou plutôt mademoiselle de Loctudé, car elle avait repris possession du nom et du domaine de sa famille, épousait dans l'humble église de la paroisse, Charles de Rallonnais. Pierre la conduisait à l'autel, sa

figure reflétait le contentement, sa démarche était assurée, il était facile de voir que sa satisfaction n'était pas simulée, que son cœur ne conservait ni regret, ni amertume.

Le lendemain, il fit ses adieux aux nouveaux mariés. Tout avait été préparé pour son départ; Un nuage de mélancolie planait sur la maison fleurie, et troublait la joie de Thérèse et de Charles.

Ils tentèrent encore de le retenir, mais comprirent bien vite que sa résolution était inébranlable.

« Vous reviendrez, Pierre, lui dirent-ils les larmes dans les yeux.

— Dieu le sait; là-haut du moins je vous demanderai compte, à vous, Charles, du bonheur de Thérèse, à vous, Thérèse, du bonheur de Charles. »

LOUIS COLLAS.

NIGAUD

CHARADE EN ACTION

PERSONNAGES :

M^{lle} OLYMPE D'ERMANVILLE, Liéuse de romans, bel esprit.

JACQUELINE, sa servante.

M^{lle} THÉRÈSE DALBERT, son amie. — Jeune fille sensée.

M^{me} RIGODARD, vieille dame veuve, très-vulgaire. — Mère aveugle.

ANATOLE RIGODARD, son fils; commun et ignorant; aspirant à la main d'Olympe.

M. CRUCHON, maître d'école; conseiller et ami des Rigodard.

PREMIÈRE SYLLABE

OLYMPE, seule, lit d'une voix émue un roman à grandes phrases :

« Les tremblantes clartés des étoiles et les pâles rayons de la lune glissant entre les rameaux des grands chênes, se jouant sur le cristal du lac et illuminant de temps à autre la pénombre de la forêt, jetaient leurs voiles d'argent sur les boucles blondes d'Ernestine, sur les noirs cheveux de Christian... Mais, hélas ! malgré la sérénité de ce beau soir d'automne, tout était ténébreux et tempêtes dans ces cœurs brisés par le non fatal d'un père impitoyable... »

OLYMPE s'interrompt. tire son mouchoir et se met à pleurer.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ils n'arriveront pas à se marier !...

JACQUELINE, sur le seuil de la porte.

Mam'zelle, mam'zelle, je viens de voir mademoiselle Thérèse Dalbert, votre amie, qui tournait

le coin de la rue; bien sûr, vous allez avoir sa visite et cela vous distraira un peu... (*S'approchant d'Olympe.*) Mais, Dieu me pardonne ! vous y'lla encore toute en larmes avec votre livre dans les mains... C'est donc toujours la passion de notre bon Sauveur, que vous lisez ?... Faut pas être si dévote, mamzelle Olympe, faut pas vous fendre l'âme comme ça... (*On sonne.*) Ah ! voilà sans doute mademoiselle Thérèse... Je cours lui ouvrir. (*Elle sort.*)

OLYMPE, seule, feuilletant rapidement son livre.

Je brûle de connaître le dénouement... Thérèse aurait bien dû retarder un peu sa visite.

THÉRÈSE, entrant au salon.

Bonjour, chère Olympe ! Comment vas-tu aujourd'hui ?... (*Considérant un instant le visage d'Olympe et le livre qu'elle tient*) Eh quoi ! encore les yeux rouges, et toujours ces maudits romans !...

OLYMPE, continuant à pleurer.

Ah ! si tu savais, ma pauvre Thérèse !... Son père ne veut pas !...

THÉRÈSE.

Quel père ?... Le père de qui ?...

OLYMPE.

D'Ernestine !...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il ne veut pas ?...

OLYMPE.

Qu'elle épouse Christian !...

THÉRÈSE, avec étonnement.

Et c'est pour cela que tu pleures ?...

OLYMPE.

Tu le comprendrais, si tu avais lu ce livre... Ah ! Thérèse, je voudrais que mon futur mari ressemblât à Christian, qu'il fut grand comme lui, très-brun et très-mélancolique, puis maigre, pâle...

THÉRÈSE, l'interrompant.

Une façon de revenant, quoi...

OLYMPE, avec dédain.

Oh ! je sais bien que tous ces poétiques détails (si essentiels au bonheur pourtant !) t'importent peu... Ton prétendu serait rouge comme un homard et lourd comme un monument que tu n'y trouverais pas à redire...

THÉRÈSE.

Peut-être, s'il était bon, aimable, d'un caractère facile...

OLYMPE.

C'est donc un imbécile que tu désires ?... Eh bien ! soit, ma chère, je ne te le disputerai pas, seulement ne m'en entretiens pas plus longtemps, car tout ce qui est vulgaire m'énerve à un point !... Ainsi donc, brisons là... Mais, puisqu'avec toi, il est impossible de quitter le fond du pot-au-feu, je ne te parlerai plus de cet époux, de ce Christian que je rêve, et je me bornerai à te décrire le séjour charmant dans lequel nous vivrons : figure-toi d'abord un joli boudoir pour moi, avec des meubles et des tentures en satin bleu de ciel ; sur ma table, Lamartine, Musset, Jules Sandeau, Octave Feuillet, en un mot tous nos poètes et tous nos romanciers ; puis des arbustes et des fleurs partout, car tu sais combien j'aime ces atmosphères parfumées !... Eh bien ! que dis-tu de mes projets ! N'aurons-nous pas là un délicieux nid ?

THÉRÈSE, tranquillement.

Tu oublies d'y mettre une chose essentielle...

OLYMPE.

Qu'est-ce donc ?

THÉRÈSE.

La corbeille au raccommodage... (*Olympe se détourne en haussant les épaules.*) N'as-tu donc jamais songé, enfant inexpérimentée, qui parles de maris, à la redoutable question des boutons de chemises ?... Ne sais-tu pas que là est le récif contre lequel est venue se briser plus d'une barque conjugale ?... Vois-tu, ma pauvre Olympe, contre les boutons de chemise, il n'y a pas de Christian qui tienne, et au premier qui partira chez toi, tu verras que ton grand brun sera tout aussi grognon que s'il s'appelait Jacques ou Pierre...

OLYMPE.

En vérité, Thérèse, tu n'es pas supportable aujourd'hui, et pour demeurer avec toi sur ce terrain que tu t'acharnes à profaner, il faut vraiment que je me trouve dans les circonstances exceptionnelles...

THÉRÈSE

Lesquelles donc ?

OLYMPE.

Imagine-toi que mon père m'a dit de me préparer à une entrevue pour demain.

THÉRÈSE.

Avec qui donc ?

OLYMPE.

Avec un jeune homme d'une commune voisine, de Verneuil, je crois...

THÉRÈSE.

Sais-tu comment il se nomme ?

OLYMPE.

Non ; mon père m'a dit qu'il était fort riche, et voilà tout.

THÉRÈSE, souriant mystérieusement.

Je me doute de qui tu veux parler ; mon frère a un ami à Verneuil, je parie que c'est le jeune homme en question.

OLYMPE.

Oh ! si tu le connais, dis-moi comment il est !...

THÉRÈSE.

Je m'en garderai bien ; mieux vaut te laisser la liberté de ta première impression.

OLYMPE.

Ah ! Thérèse, s'il pouvait ressembler à Christian !... Et pour que tout se passe comme avec Ernestine, combien je voudrais que notre entrevue eût lieu, le soir, dans le parc, au clair de la lune...

THÉRÈSE, gaiement.

Ni plus ni moins que s'il s'agissait de mon ami Pierrot...

OLYMPE, indignée.

Ah ! c'en est trop ! je me tais devant un si révoltant prosaïsme...

THÉRÈSE.

Et moi je me sauve devant ta juste fureur... Adieu donc, chère Olympe ; sans rancune, n'est-ce pas ?... (*Elles se serrent la main et sortent ensemble.*)

DEUXIÈME SYLLABE.

MADAME RIGODARD ; son fils ANATOLE ; M. CRUCHON. — Quelques changements dans l'ameublement de la pièce où l'on joue.

MADAME RIGODARD.

En vérité, Anatole, je ne te comprends pas ; tu es donc devenu bien sot de trembler ainsi à la pensée d'être présenté à une jeune personne ?

ANATOLE.

Ma mère, je ne tremblerais pas, s'il s'agissait de mes amies d'enfance, de Lucie ou de Marianne, qui sont toutes rondes et toutes simples ; mais mademoiselle Olympe d'Ermanville, qui a, paraît-il, tant d'esprit, de si grands airs ! Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je vais donc lui dire !...

MADAME RIGODARD.

On croirait vraiment que tu ne sais pas parler : tu as pourtant fait tes classes...

ANATOLE.

C'est à-dire que j'ai redoublé neuf fois ma huitième, la preuve c'est que j'y tais encore à dix-sept ans...

MADAME RIGODARD.

Eh bien ! que doit-on en conclure, sinon que tu étais un garçon intelligent qui, se trouvant possesseur d'une belle fortune, n'avait pas envie de s'abrutir sur des livres...

ANATOLE.

En attendant, ma mère, je ne sais ce que je vais devenir en face de mademoiselle Olympe...

MADAME RIGODARD.

Alors, prépare d'avance ton petit discours...

ANATOLE.

J'y ai déjà pensé, mais j'ai beau me creuser la tête, je ne trouve absolument rien...

MADAME RIGODARD.

Voyons... Si je t'aidais?... Ce sont des vers, n'est-ce pas, que tu vas lui débiter pour commencer?

ANATOLE.

Mais, ma mère, croyez-vous que...

MADAME RIGODARD.

Encore de l'hésitation!... Je te dis qu'avec une femme comme mademoiselle Olympe, on commence toujours par les vers...

ANATOLE.

C'est que je suis tout à fait incapable d'en faire seulement deux...

MADAME RIGODARD.

Tu plaisantes... Qu'est-ce que des vers, sinon des mots qu'on met les uns sous les autres en les faisant finir de la même façon.—Voyons, trouves-moi quelque chose qui aille avec bouchon?...

ANATOLE.

Torchon!

MADAME RIGODARD.

Là! tu vois bien que tu n'es pas embarrassé... Allons, cherche encore...

ANATOLE, après avoir réfléchi quelque temps.

Je ne trouve plus rien.

MADAME RIGODARD.

En ce cas, tu feras bien d'aller chercher notre bon maître d'école, M. Cruchon, afin qu'il nous aide... Tu sais combien il est savant et combien il t'est dévoué. Je suis sûre qu'il te donnera des idées superbes...

ANATOLE.

Mais, ma mère, est-il vraiment nécessaire de...

MADAME RIGODARD.

Je t'en prie, Anatole, fais-moi le plaisir d'amer-ner ici M. Cruchon...

(Il sort.)

MADAME RIGODARD, seule.

Vraiment, ce pauvre enfant est d'une modestie, d'une timidité inconcevables; depuis que son ami, le frère de Thérèse Dalbert, a été lui tourner la tête avec je ne sais quelle histoire de Christian dont Mademoiselle Olympe raffole, il devient stupide à force de vouloir ressembler à ce monsieur. Comme si mon Anatole n'était pas aussi bien que lui, et riche, riche... faut savoir! Tandis que je parierais que ce Christian n'a pas le sou..... Allons, allons, pas de craintes, nous triompherons surtout si M. Cruchon s'en mêle... Anatole épousera Olympe et tout ira bien..... C'est que je tiens beaucoup à ce mariage, car, ainsi que le disait défunt Rigodard, nous avons la fortune, la santé, une foule d'avantages, il n'y a que l'esprit qui man-

que un peu chez nous, et comme Mademoiselle Olympe en a prodigieusement, elle achèvera de faire de notre maison la première du pays.— Alors nous recevrons tout le grand monde et mon Anatole sera bientôt décoré, puis conseiller général, et pourquoi pas député?... En attendant, le voilà qui revient avec M. Cruchon.....

(Anatole entre; puis le maître d'école, vêtu d'une grande houppelande, d'un vieux chapeau; canne, lunettes, tabatière.)

M. CRUCHON, saluant profondément Mme Rigodard.

Votre serviteur, respectable dame, et tout à vos ordres.

MADAME RIGODARD.

Il ne s'agit point d'ordres, cher monsieur, mais seulement d'un petit service; vous savez que mon Anatole désire épouser Olympe d'Ermanville; or, il a appris que pour lui plaire il fallait que son prétendu ressemblât à M. Christian.— Le connaissez-vous par hasard, vous qui avez tant de connaissances, mon cher savant?

M. CRUCHON.

Non, madame; mais je me doute de ce que ça peut être, rien que d'après son nom : Christian! C'est superbe, c'est sûrement un grand homme...

ANATOLE.

Je l'ai toujours pensé et voilà pourquoi j'hésite, j'ai peur, je....

MADAME RIGODARD.

Assez, Anatole; le temps de M. Cruchon est précieux et il ne faut pas en abuser, (Se tournant vers le maître d'école:) Vous avez compris la situation, n'est-ce pas, cher Monsieur; soyez donc assez bon pour nous tourner à l'heure même un petit compliment en vers, afin de commencer l'entrevue comme savent le faire les gens d'esprit.

M. CRUCHON.

Très-volontiers, respectable dame. (Il se recueille quelques instants et se met à déclamer avec emphase:)

O jour heureux! jour enchanteur!

Où mon âme enfin s'élance avec mon cœur

A vos pieds, Melpomène, et vous dit : Ah! soyez

Le délire de mes yeux, la lumière de mon foyer.

MADAME RIGODARD.

C'est admirable, cher M. Truchon; seulement ne trouvez-vous pas que dans le dernier vers, ce mot lumière est un peu commun? Ne pourriez-vous le remplacer par quelque chose de plus recherché?

M. CRUCHON.

Flambeau serait mieux, en effet....

MADAME RIGODARD.

Cela se dit encore bien souvent; je ne voudrais pas qu'Anatole eût l'air d'avoir copié les phrases des autres....

M. CRUCHON.

Attendez..... il me vient une idée..... Ecoutez ceci : Ah! soyez « Le délire de mes yeux, le réverbère de mon foyer!

MADAME RIGODARD.

Parfait, cette fois ! Que ce réverbère est saisissant !

ANATOLE.

Sans doute, mais il me semble que les deux derniers vers sont bien longs...

MADAME RIGODARD, l'interrompant.

Eh bien ! où est le mal ? Défunt Rigodard, qui s'y connaissait, trouvait que les plus longs étaient les plus beaux ; il disait que c'étaient des grands flandrins... Ah ! non, je me trompe, il les appelait tout bonnement Alexandre... ou bien... Enfin un nom dans ce genre là...

M. CRUCHON.

Vous voulez dire des Alexandrins, respectable dame ?

MADAME RIGODARD.

C'est cela même, cher Monsieur... On voit bien que vous êtes poète...

ANATOLE.

Assurément ; mais ne trouvez-vous pas que nous avons assez de poésie pour la circonstance ? Il n'en faut pas trop...

M. CRUCHON.

Non ; cela pourrait impressionner trop vivement la jeune personne... Puis afin que l'entreprise réussisse, je crois nécessaire de montrer des connaissances variées, d'abord, après le genre léger, le genre sérieux et historique, quelque chose comme l'histoire du moyen âge.

ANATOLE.

Ouf ! moi qui n'ai jamais pu en retenir un mot !...

M. CRUCHON.

Laissez-moi faire ; je vais vous rédiger un fragment que vous apprendrez tranquillement et que vous récitez ensuite de même à mademoiselle Olympe, dont la conquête sera facile en s'y prenant de la sorte... Que direz-vous, par exemple, de ceci : (*M. Cruchon écrit et lit en même temps.*) « Les Goths s'étendaient, sur la fin du troisième siècle, le long de la mer Noire jusqu'au Don, formant deux monarchies : l'une, des Ostrogoths, à l'est du Borysthène, sous la dynastie des Amales ; l'autre, des Visigoths, à l'est du même fleuve, sous la dynastie des Baltes ; le roi Hermandich... »

ANATOLE, l'interrompant.

Oh ! cher monsieur, arrêtez, de grâce !... Jamais je ne pourrai en apprendre si long... Puis croyez-vous vraiment que cette petite histoire amuse mademoiselle Olympe ?... Je crains qu'elle ne finisse par me trouver trop instruit...

M. CRUCHON.

Que non, que non... Vous verrez ; les choses iront parfaitement. — N'allez pas vous tromper, au moins !...

MADAME RIGODARD.

Allons, Anatole, monte vite dans ta chambre et mets-toi tout de suite à apprendre ce que notre excellent M. Cruchon vient d'écrire ; je passerai ma soirée et ma nuit, s'il le faut, à te le faire réciter...

(Anatole disparaît. — Madame Rigodard se tourne vers M. Cruchon et lui prend les mains avec effusion.)

Et vous, cher Monsieur, comptez à la vie, à la mort, sur la reconnaissance d'une mère ! (*M. Cruchon salue plusieurs fois jusqu'à terre et se retire. Madame Rigodard l'accompagne.*)

MOT ENTIER.

MADAME RIGODARD, seule, regardant la pendule.

Il est étrange qu'Anatole ne soit pas encore de retour... Que ces heures d'attente sont longues ! (*On frappe. M. Cruchon entre.*)

M. CRUCHON, saluant.

Votre serviteur, respectable dame... Je viens savoir si M. Anatole est arrivé et où en sont ses petites affaires ?...

MADAME RIGODARD.

Merci de ce tendre intérêt, cher Monsieur ; mon Anatole n'est pas encore ici, mais il ne peut tarder maintenant, car voilà deux grands jours qu'il est parti ; vous seriez bien aimable de m'aider à l'attendre.

M. CRUCHON, s'inclinant.

Avec transport, respectable dame ! Vous savez que mes sensations perpétuelles vous sont décernées depuis longtemps, à vous et à votre estimable fils.

MADAME RIGODARD, regardant sans cesse la pendule.

Pardonnez mon agitation, mon inquiétude, cher monsieur... Quoique je ne doute pas du succès d'Anatole, cependant, j'en serais plus sûre si... si j'avais une certitude... Mais j'entends du bruit... serait-ce lui ?...

ANATOLE paraît ; il embrasse sa mère et serre la main de M. Cruchon.

Enfin, me voici, chère mère, excellent ami !...

MADAME RIGODARD.

Eh bien !... ressemblais-tu à Christian ?...

ANATOLE, avec calme.

Pas assez, ma mère !...

MADAME RIGODARD.

Tu m'effraies !... Je veux dire : tu plaisantes... Allons donc, nous parleras-tu de cette entrevue, à la fin ?...

ANATOLE.

Voulez-vous en connaître les détails, ou seulement le résultat ?...

MADAME RIGODARD.

Commence par les détails... Tu me portes sur les nerfs avec ton calme...

ANATOLE.

Eh bien donc, quand j'ai paru devant mademoiselle Olympe et que j'ai voulu réciter mes vers, je n'ai jamais pu aller plus loin que le jour enchanteur... J'avais beau rabâcher : O jour en-

chanteur ! O jour enchanteur !... Impossible de trouver le reste ! Pour m'enhardir, je ne faisais que tourner et retourner mon chapeau dans mes mains, lorsque tout à coup le scélérat roule à terre ; en me précipitant pour le ramasser, je fais un faux pas, je tombe dessus tout de mon long, et je l'écrase !...

MADAME RIGODARD, l'interrompant, d'un ton vexé.

Tu m'impaticientes avec tes détails ;... dis-nous plutôt le résultat. — Sais-tu si mademoiselle Olympe a confié à son amie Thérèse ce qu'elle pensait de toi, et le frère de celle-ci te l'a-t-il ré-
pété ?...

ANATOLE.

Oui, ma mère.

MADAME RIGODARD, avec anxiété.

Eh bien ?

ANATOLE.

Eh bien ! mademoiselle Olympe a dit que je n'étais qu'un NIGAUD ! (Madame Rigodard s'évanouit à

demí ; puis soudain, elle se lève, et d'une voix menaçante, elle s'écrie) : Tu seras vengé, mon fils, tu seras vengé !...

ANATOLE.

Ce serait bien inutile, ma mère ; je n'avais pas assez d'esprit pour elle, elle en avait trop pour moi, nous n'eussions pas été heureux... (Prenant le bras de Madame Rigodard et l'entraînant vers la porte) : Allons plutôt faire un tour de promenade, le grand air vous calmera... (Ils sortent ensemble. M. Cruchon reste seul).

M. CRUCHON.

J'avais pourtant fait tout ce que j'avais pu !... Mais comme le dit notre bon Lafontaine :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce ;
Jamais un lourdaud, quoiqu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

CLAIRE CHANCEL.

REVUE MUSICALE

REPRISE DU VAL D'ANDORRE — LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS RÉCENTES COMPOSITIONS MUSICALES

IL y a quelque chose comme vingt-sept ans, on représentait à l'Opéra-Comique *le Val d'Andorre*, où le mouvement des passions vives s'alliait aux grâces naïves des mœurs pastorales. Rose de Mai, l'héroïne de la pièce, y fit verser bien des larmes, et les procédés dramatiques des auteurs avaient su secouer la fibre sentimentale de tous les auditeurs du temps. Peut-être en ce moment trouve-t-on l'action un peu monotone, comparativement à l'éternel remue-ménage qui entretient aujourd'hui l'intérêt du public parisien ; mais nous n'étions pas encore complètement initiés au charme de l'esprit de caserne ; nous aimions mieux choisir nos héroïnes dans les vallées ombreuses que dans la rue Bréda, et nous trouvions un grand plaisir à savourer la musique d'Halévy, dans un cadre plein de fleurs, de parfums et de soleil. Que voulez-vous ! le monde a changé ; l'été est devenu l'automne, l'hiver s'est marié au printemps, les

étoiles font des voyages, l'imagination des hommes a suivi leurs pistes. Nous ne savons pas encore si notre planète est en progrès ; nous le voudrions, puisqu'en toute chose le mieux est toujours à désirer ; mais nous ne l'espérons guère, et s'il nous était permis de formuler un goût, nous nous empresserions de déclarer que l'esprit, la grâce, le charme et le savoir-faire d'autrefois, sous le rapport de l'art, étaient beaucoup au-dessus de ce que nous voyons et de ce que nous entendons de nos jours. Berlioz, Jules Janin, Jouvin, firent de pompeux éloges de la pièce d'Halévy.

Deux morceaux surtout sont des pages absolument supérieures, et dont le souvenir est resté dans la mémoire des érudits ; c'est le quatuor : *Savant devin* et l'aparté du vieux chevrier :

L'amour n'a pas besoin d'argent pour être heureux
On citait aussi l'accompagnement de la romance :

Faudra-t-il donc pâle, éperdue...

dont le cor anglais faisait les frais; mais il était marié, en cet endroit, à une harmonie si délicate, à des sentiments si délicats, que le public en était vivement ému.

Nous avons donc assisté à la reprise du *Val d'Andorre*; sauf pour Mlle Chapuis (Rose de Mai), l'exécution a laissé beaucoup à désirer. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est, pour le genre surtout, beaucoup au dessus des facéties de l'heure présente, et nous engageons nos lectrices à aller l'entendre.

L'opéra-bouffon de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach, commence par une chanson que nous n'avons jamais connue; il paraît que l'inventeur de ce chef-d'œuvre littéraire fut un nommé Gallet qui, après avoir fait de mauvaises affaires dans son commerce, s'était jeté dans le genre de la chanson où cette fois il ne fit pas banqueroute. Mais ce refrain de la Boulangère, plus grossier que vraiment gaulois, ne fut adopté que par la tourbe des faubourgs, et comme nous sommes essentiellement moutons de Panurge, nous avons fredonné l'air, sans connaître la chanson.

Il est question, dans cet imbroglio, d'un coiffeur compromis dans la conspiration du Cellamare, et qui, poursuivi par la police française, se réfugie alternativement chez Margot, la boulangère, et chez la cabaretière Toinon; le dénouement est un steep-chase dans un corps de garde où le malheureux Bernadille finit par être arrêté, et l'épilogue est un mariage entre lui et la jolie Toinon.

S'il fallait raconter les détails de ces trois actes, il faudrait en écrire trois pages; nous laissons ce soin aux amateurs de ces sortes de farces burlesques. Toujours est-il que sur un tel sujet, M. Jacques Offenbach a écrit, ce qui paraît incroyable, une charmante partition. Il n'a pas sacrifié sa note bouffe si légère, si svelte, si communicative, à l'ambition d'élargir sa façon de traiter les comédies pont-neuf; il a prodigué les rythmes spirituels, les mélodies vivantes, les inspirations originales, dans ce fatras d'accidents qui constitue, par le temps qui court, tous les libretti d'opérettes. Toujours en situation, Offenbach, à force de mouvement et de singularité musicale, empêche toujours un auteur de tomber dans une ornière. Il s'en suit qu'une pièce, quelque mauvaise qu'elle puisse être, ne fait jamais fiasco, quand ce compositeur fait la musique.

Il nous est impossible de prendre, scène par scène, les épisodes où le musicien populaire a mis son talent en lumière. Citons de prime abord le duo de Toinon et de Bernadille où l'on trouve des détails admirablement réussis. Puis vient un autre duo de Margot et de Toinon, où les deux voix de soprano et de mezzo soprano s'entrelacent d'une charmante façon. Le duettino des charbonniers a fait aussi un excellent effet; un trio plein d'entrain a produit, parmi le public, fort bien disposé pour la pièce, une hilarité très-bruyante. Il y a des qualités très-vraies dans le finale du second acte, en faisant la part de certaines sonorités excessives dont il ne faut pas abuser. C'est, en définitive, le coiffeur Bernadille qui donne le branle aux auteurs et aux spectateurs.

..

A l'entrée de la saison d'hiver il se publie un grand nombre de morceaux de danse, et il est bon de désigner ici quelques titres, choisis parmi les plus en vogue. Pour ce genre de musique surtout, c'est le succès qui guide généralement le choix des amateurs, c'est pour cela que nous puissions dans les œuvres parues récemment sur nos scènes lyriques.

La musique légère et pétillante d'esprit du maestro Offenbach, se prête on ne peut mieux à toutes les formes dansantes qu'on veut lui imprimer. Ainsi, Arban, Dufils, Deransart, Métra et Roques, ont déjà fait paraître, chez Choudens, des quadrilles, des valse, des polkas et des polkas-mazurkas sur la *Boulangère*, la *Créole* et le *Voyage dans la Lune*, pour piano à deux et à quatre mains.

Le *Bouquet de Mélodies*, en deux suites, de Vilbac, est aussi une composition nouvelle des plus attrayantes.

Le quadrille populaire d'Arban : *Pour vingt-cinq francs*; la polka de J. Oser : *Quel pouf!* Saines *Doctrines*, valse d'Edouard Strauss, sont encore des nouveautés très-recherchées.

Quant aux morceaux de musique plus sérieuse, on sait que l'*Edition Peters* possède le choix le plus complet des œuvres des grands maîtres, ainsi que de celles des auteurs contemporains.

Au *Ménestrel*, il y a de charmantes mélodies, parmi lesquelles, celles de la baronne Willy de Rothschild, sont extrêmement goûtées. A la mer et *Charmeuse* sont surtout à la mode.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Me croiras-tu, ma bien chère Florence, lorsque je t'avouerai qu'en prenant la plume pour causer avec toi, je suis fort embarrassée.

Embarrassée?... moi si heureuse toujours de t'écrire? moi ton amie de si vieille date? moi qui d'habitude te dis avec tant d'abandon tout ce qui me passe par la cervelle?

Mais voilà justement la difficulté, c'est qu'au moment d'entamer cette causerie, la dernière de l'année, il me passe par la cervelle une foule d'idées qu'il ne serait peut-être pas très-bien de te répéter; je crois bien cependant que je vais te les dire quand même, pour cette bonne raison, que je n'ai pas la vertu de m'en empêcher...

Voyons, Florence, es-tu contente de ton journal, de nous?... Trouves-tu que nous progressions suffisamment d'année en année? qu'à mesure que nous avançons dans notre tâche, nous devenions plus réellement utiles aux aimables lectrices qui veulent bien nous permettre de les appeler nos amies? Penses-tu que nous ayons vraiment une place à leur foyer? nous rapprochons-nous de plus en plus de cet idéal, unique but de nos efforts depuis quarante-trois ans, faire du *Journal des Demoiselles* et des publications qui s'y adjoignent, des journaux de famille, dans l'acception sérieuse du mot, des journaux se transmettant de mère en fille, convenant aussi bien à l'aïeule qu'à la jeune femme, à la grande sœur qu'à la fillette; commençant, continuant, perfectionnant cette délicate éducation féminine qui prépare les vraies épouses, les vraies mères de famille, les filles et les sœurs dévouées; faire du *Journal des Demoiselles* une œuvre saine, religieuse, morale, éclairée, forte sans être austère, agréable, aussi moderne que possible sans être frivole, une

œuvre réagissant, en un mot, de toutes ses forces contre les dangereuses tendances de l'époque; tendances désastreuses, qui en éloignant de plus en plus les femmes de l'intérieur, les jettent à corps perdu dans une existence agitée, fiévreuse, inutile, malsaine, qui trop souvent amène la ruine du patrimoine, de la santé, du bonheur domestique et des véritables relations d'amitié.

Voyons, Florence, dis-le moi franchement? avons-nous suffisamment rempli ce programme?

Tout à l'heure, en feuilletant les numéros parus de nos diverses éditions, pendant l'année qui finit, je me posais toutes ces questions, bien mieux, je me surprénais à y répondre... mais cette réponse ne demande pas que je te la redise... J'aime bien mieux apprendre de toi-même que tu apprécies nos travaux?

C'est une si excellente chose qu'un encouragement ami! cela aide à surmonter tant de difficultés, tant d'obstacles! cela double les forces, et même aussi la volonté qu'on a de bien faire... Un encouragement donné à point peut enfanter de véritables prodiges...

C'est ce que nous essaierons de faire pour l'année qui va recommencer.

Ne penses-tu pas, Florence, que de cette façon, journaux et abonnées, devront mieux que jamais s'entendre et être satisfaits les uns des autres?

C'est du moins, avec mille vœux de bonheur pour toi et nos amies communes, mon ardent souhait pour 1876.

Si tu n'habites pas la France, consulte la première page de notre Couverture de décembre, avant d'envoyer le prix de ton réabonnement.

Ton affectionnée

JEANNE.

MODES

L'emploi fréquent des lainages pour costume d'hiver donne à ces tissus une importance qui s'accroît de jour en jour. Les plus grands assortiments dans tous les genres appartenant à cette catégorie, se trouvent cette année dans les magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 35, qui viennent de faire l'exposition générale de leurs étoffes de saison

Je signalerai un choix remarquable de draps pour robes et costumes, fort bien réussis comme qualité et teinte. (Avoir soin de les choisir bien décatés.)

Toutes les nuances de draps sont reproduites en velours anglais et en faille, ce qui favorise les mélanges.

Du cachemire et du mérinos grandes largeurs,

nuances fines et nouvelles, depuis 2 francs 90 centimes jusqu'à 6 francs 25 centimes; du *plaid cachemire*, de l'*Angola*, (tissus anglais); le *highland*, tissu d'Ecosse. Et, dans les étoffes de fantaisie: la *vigogne*, la *limousine*, mélangées, unies, carreaux, rayures flammes, etc.; le *knicker*, dans tous les coloris; le *matelassé*, pure laine; la *roulière*, grande nouveauté; le *bège*, la *cachemirienne* à carreaux camaïeux: l'armure, le damassé, etc., etc.

En *soierie noire*, garantie à l'usage, une qualité ordinaire de cachemire de soie, vaut à peu près 6 francs. Pour avoir une belle et bonne étoffe, il faut bien mettre de 8 à 10 francs.

La haute nouveauté, *brocatelle*, *broderies*, *velours ciselé*, d'un prix plus élevé, n'est employée que pour les toilettes très-habillées.

Le *poult de soie* de couleurs claires ou foncées, se trouve depuis 4 francs 90 cent. Les qualités supérieures, étoffes doubles chaînes, valent de 8 à 10 francs.

Les soieries riches, telles que le *lampas*, *damas*, *armure*, *sicilienne*, etc., pour toilettes de lumière, ont à peu près la même valeur, ou davantage.

Le *velours noir* tramé, garanti poil solide, coûte 7 francs 75 cent., 8 et 9 francs.

Celui de couleur, de qualité supérieure, vaut de 10 à 12 francs; il est préférable, du reste, à celui tout soie de qualité médiocre, que l'on trouve en noir, à partir de 13 francs 50 centimes.

Le *velours rayé* nouveauté, est de 10 francs 75 centimes et 12 francs 50.

Le *velours anglais noir* se vend à partir de 2 francs 90 centimes; mais les très-bonnes qualités exigent un peu plus, et ce n'est pas une économie bien entendue de choisir le plus bas prix; cela ne fait ni honneur ni profit. Le *welveten* est dans les mêmes conditions.

Ces magasins offrent à leur clientèle une série de jupons confectionnés à des prix exceptionnels de bon marché. Ceux en velours anglais et en soie, noirs, sont particulièrement remarquables, et il est assez logique de faire cette emplette au commencement de la saison, car certainement, il y aura profit, surtout si, après avoir acheté de l'étoffe, on devait faire faire un jupon hors de chez soi.

Aux prix de 27, 35, 45 francs, on a des jupons de velours anglais avec volants et bouillonnés.

Ceux de soie, modèles nouveaux, varient de 29 à 120 francs.

Un autre article assez avantageux et très-confortable pour les personnes frileuses, ce sont des jupons de dessous ouatés et piqués, en satin de soie ou en poult de soie noire, doublés de flanelle, au prix de 39 francs.

La fourrure en bord est l'ornement préféré des toilettes d'hiver. Il se fait différents genres d'imitation fort avantageux pour les costumes de jeunes filles. La frange rivalise avec la fourrure et convient souvent mieux à certaines étoffes. On en fait de bien des façons, généralement très-hautes;

celles en laine sont plus ou moins ouvragées, à boules, à glands, etc.; celles de soie sont parfois mélangées de fils d'or, d'argent ou d'acier, assortis à des galons semblables, toujours très-employés comme ornements, ainsi que d'épaisses passementeries agrémentées de losanges d'or ou d'argent.

Les tuniques ainsi garnies, sont quelquefois relevées d'un seul côté, à plis drapés, avec un large galon, mélangé soie et fil de métal, retenu par une boucle ciselée en vieil argent ou acier oxydé.

On peut, si l'on veut, mettre sur la polonaise ou tunique, une ceinture ronde en large galon, avec boucle pareille, l'attachant derrière par le côté, au-dessus de celle de la jupe. Les pans de cette ceinture en galons doivent former un long nœud double, et retomber sur la boucle relevant la tunique.

Les galons brillants s'allient fort bien avec la fourrure, qu'ils surmontent souvent. Les boutons doivent être en métal semblable à celui de la boucle.

Les vestes d'appartement sont garnies ou brodées de toute sorte de galons, tresses ou passementeries. Généralement sans manches.

Pour les grand'mères, il y en a à manches, avec petits bords de fourrure, elles sont ouatées.

J'ai aussi vu de jolies pèlerines, modèle facile à mettre et à ôter.

Les sorties de bal offrent un choix des plus élégant. Les formes sont assez variées: Pelisses, dolmans, rotondes, longs paletots, etc. Les plus distinguées sont celles de couleurs claires, et surtout les blanches, garnies de fourrures très-foncées, surmonté galons ou broderie d'argent. Il y en a de fort belles en cachemire rouge, avec broderies et passementeries d'or. Bord de fourrure presque noire. Celles destinées aux jeunes filles, n'ont souvent qu'un bord de cygne.

Les capuchons de dentelle noire ou blanche, sont fort seyants. Il y en a de forme mantille très-réussis. Cela peut servir de coiffure de théâtre à une femme âgée. On ajoute par côté un nœud de ruban de couleur, ou un petit bouquet de fleurs.

Les galons tissés dont je viens de faire la description, se placeront également sur les chapeaux d'hiver, surtout sur ceux de feutre; les ornements seront en plumes, de n'importe quel genre.

On voit quelques petites capotes coulissées, et par ci par là, un essai de petit bavolet, ne pouvant se comparer, heureusement, avec ceux si volumineux d'autrefois. Mais comme tout revient, il n'y aurait rien de bien surprenant à en revoir de modifiés aux chapeaux d'un avenir prochain.

Les toques conviennent aux enfants et aux jeunes filles; cela leur va à ravir. On les fait en velours, allant avec les costumes; de petites plumes, aigrettes, ou oiseaux se placent en l'air, de côté, et même sur le devant.

On en voit en loutre, avec ou sans bord de fourrure. Le paletot également en loutre, est un



Décembre 1875.

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Nº 4025

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures de M^{re} Tarot, rue Favart, 4.

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.

Rebano et Passementiers de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, rue Crochot, 36.

Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

Ayuntamiento de Madrid



chaud et joli complément de toilette. Il y a des toques tout en lophophore.

Toujours des chapeaux de feutre, d'autres en peluche, et en velours épinglé ou frappé. Peu de fleurs en garnitures, mais en revanche beaucoup de plumes.

Les toilettes habillées de cet hiver, faites avec de fort belles étoffes : *velours brodé, velours appliqué* sur soie et satin, *satin Lamballe*, etc., seront à longues queues, et sans garnitures. La tournure toujours étroite, mais cependant un peu moins bridée que cet été.

Les nuances sombres sont très à la mode. On les assemble parfois avec des couleurs extrêmement claires, et souvent du blanc.

Les teintes préférées sont le *bleu Norwège*, *feuille morte*, *vert bronze*, *beige*, *gris argent*, *vin de Syracuse*, etc.

Les corsages ont toujours la forme cuirasse. Pour le soir, l'ouverture en carré domine.

Les manches sont presque toujours dissimulables. Ainsi, aux toilettes de velours, les manches sont en faille ou en satin, forme *Médisin*. Les bouillons retenus par des biais de velours.

Les coiffures sont très-élevées sur le sommet de la tête. Les cheveux descendent un peu sur le front en ondulations, en mèches coupées ou en petites frisures plates. Les chignons sont pendants ou remplacés par de longues boucles. Les cheveux des tempes, relevés à racines droites, très-plats sur les côtés.

A ce moment de fin d'année, où les magasins rivalisent à l'envi, en étalant à nos yeux toutes leurs séductions les plus tentatrices, il est bon de songer, en cette saison rigoureuse, aux malheureux manquant des choses les plus nécessaires. A cette occasion je veux vous rappeler que l'on trouve au Petit-Saint-Thomas, et aux prix les plus modiques, des étoffes spéciales pour œuvres de bienfaisance, et de la laine fort bon marché, pour tricoter de petites brassières et des jupons aux enfants.

Il n'est pas de manière plus méritoire d'occuper son temps ; et la confection de layettes ou objets destinés aux pauvres, est une charmante façon d'apprendre à travailler aux jeunes filles, tout en développant en elles le sentiment de la charité.

VISITES DANS LES MAGASINS

La maison de tapisserie et de travaux de fantaisie de mesdemoiselles Delalande, dont les jolies modèles trouvent souvent place dans les cahiers de votre journal, vient, pour cause d'agrandissement, d'être transférée, n° 348, rue Saint-Honoré, près de la Place Vendôme. Aux séduisantes fantaisies, dont je vous parlerai, tout à l'heure, ces demoiselles ont ajouté différents objets pour baby, tels que : pelisse, douillette, robe longue, etc. Mais l'approche du jour de l'an réclame des renseignements sur les petits travaux d'aiguille, si amusants à faire et si agréables à offrir. Je me bornerai donc à vous décrire un nouveau genre de douillette, que la garniture en broderie Richelieu rend tout à fait élégante.

Elle est en cachemire bleu, avec pèlerine ronde et manche. L'encadrement de la pèlerine, le devant de la pelisse et les manches sont en broderie Richelieu, faite en soie blanche sur cachemire, les barettes au feston soulevé ; vous pouvez juger de l'effet de cette broderie, découpée, appliquée sur la pelisse et cernée de ruches en taffetas bleu ; le prix de la garniture dessinée et échantillonnée, la douillette prête à recevoir la broderie, est de 50 francs ; toute faite, 90 francs.

Les modèles de tapisserie qui sont toujours dans le goût ancien, — c'est une fureur, — sont nombreux, la plupart copiés sur de vieilles épaves des temps passés. Je vous désignerai, pour portière, une bande de 50 centimètres de largeur sur 3 mètres de hauteur, composée d'un beau dessin courant, à travers lequel sont jetés colimaçons, chimères ailées, dragon monstre :

» Son front large est armé de cornes menaçantes...
» Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes..

Rien de plus superbe que cette composition. Le prix de la bande avec les dix sujets faits au demi-point, le dessin tramé, les fournitures, est de 150 f. De plus simples pour fauteuils : largeur 30 centimètres, longueur, 180, coûtent, tramés et avec les fournitures, 25 fr. et plus.

Parmi les objets de moindre importance, vous trouverez chez Mesdemoiselles Delalande : des vide-poches en tapisserie tout montés, depuis 27 fr. ; — en canevas de Java brodé au passé de fleurs des champs, doublés de satin, à 35 fr. ; — des paniers à ouvrage, forme bourriche, brodés d'étoiles sur canevas de Java, pour bonne-maman, sac en satin, à 35 fr. ; — panier ovale en drap marron soutaché, sac en faille, à 25 fr., 18 fr. si l'on fournit la bande ; — boîtes à cigares à serrure, en drap havane soutaché, à 22 fr. ; — en drap bronze avec applique camaïeu, intérieur à compartiment, 25 fr. ; — en cachemire ponceau et broderie russe, 35 fr. ; — boîtes à jeu de différentes dimensions : en chêne, le dessus orné d'une broderie, l'intérieur à compartiments capitonné de satin ; une plus grande en tapisserie ou drap brodé, avec écusson contenant les attributs de divers jeux, etc., montée en rotin ou bois noir, intérieur en satin, prix : 48 fr. ; — des corbeilles de bureau échantillonnées, avec fournitures, depuis 14 fr. jusqu'à 18 fr. ; monture : lainage plissé et chenille de laine, 16 fr. ; satin et chenille en soie, 25 fr. ; toute faite, depuis 32 fr. — Des écrans à main, brodés sur satin, sur cachemire ; de petits tabou-

rets, si coquets que l'on doit hésiter à y poser les pieds; des écrans-paravent à deux feuilles, bien autrement commodes que les écrans-bannière; des coussins en satin avec appliques de cretonne brodée; endrap genre turc et smyrne, depuis 38 fr. jusqu'à 150 fr.;—des sachets, des porte-cigares, des blagues, des porte-montre, des boîtes à gants; que vous citerais-je encore? Des éventails brodés au passé sur soie noire, à 38 fr., ou en broderie

dentelle, à 25 fr. — Une très-grande collection de tapis, de dessous de lampe, de vases, de jardinières en drap militaire, dont les dessins imitent les anciens tapis d'Orient, persans et autres.

Je pense, Mesdemoiselles, que voilà bien des renseignements où vous pourrez puiser des idées en vue des petits cadeaux que vous désirez faire à l'occasion du jour de l'an.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

TOILETTES ET MODES DE MESDEMOISELLES TAROT,
4, RUE FAVART.

Toilette de bal pour jeune fille. — Robe en gaze de soie, ornée dans le bas, de trois volants plissés, surmontés d'un bouillonné en tulle; tablier arrondi, avec un plissé dans le bas. — Corsage en gaze décolleté, très-long devant; il est garni derrière, d'un long effilé retombant sur une écharpe en tulle et formant ceinture baby au bas du corsage; cette écharpe est nouée derrière et descend en longue draperie; berthe courte, drapée aux épaules, et garnie d'un effilé; bouquets de géranium — Coiffure, guirlande avec traîne en géranium — L'écharpe en tulle est ornée, sur le côté, des mêmes fleurs.

Deuxième toilette. — Robe en faille de deux tons, ornée, dans le bas, de deux volants plissés et d'un volant surmonté d'un bouillonné; la traîne est unie, retenue sur les côtés par deux larges nœuds; tablier relevé derrière par un plissé. — Le corsage est ouvert devant; le petit côté du dos qui s'allonge en pointe, au bas du corsage, se relève en dessous de la basque, qui est garnie de dentelle. — La manche est ouverte, et forme cornet; elle est ornée d'un large plissé, avec traverse et nœud; la draperie du corsage, qui est nouée devant, est ornée d'un petit plissé. — Chapeau en feutre, bordé d'un galon d'argent; dessus draperie en velours et faille; touffe de plumes frisées. La forme est relevée devant; le dessous est orné d'une draperie et d'un nœud Alsacien en velours et faille.

Toilette de petite fille. — Robe-capote en velours, garnie d'un petit bord en fourrure. — Ceinture en faille. — Chapeau en velours à fond mou, avec draperie et nœud

avec pans, assortis à la nuance de la ceinture. — Botte en chevreau, avec bord en fourrure.

TAPISSERIE COLORIÉE

Fauteuil; le vase, formant le motif du milieu, a été publié en novembre. Si l'on veut utiliser le dessin du fauteuil pour Prie-Dieu, on remplacera ce vase de fleurs par l'un des chiffres de l'ornement d'église, donné en août, planche de tapisserie par signes.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Carré en filet brodé, pour voile de fauteuil ou dessus de lit.

PLUMIER-CALENDRIER

Voir, pour les patrons et explications, la planche XII, jointe à ce numéro, et le croquis, page 1 du 12^e cahier.

DOUZIÈME CAHIER

Panier-coffret à ouvrage. — Plumier-calendrier. — Carré crochet plein. — Dentelle crochet et mignardise. — Deux dentelles, lacet amandes et crochet. — Corbeille à pied. — Deux tabliers pour petites filles. — Panier à tricot. — Toilette en faille et matelassé. — Serviette à œufs. — Cécile. — Dessin soutache. — Écusson avec L. V. — Dentelle lambrequin au crochet. — Bottine. — Pantoufle. — Mouchoir.

PLANCHE XII

PATRONS À PIÈCES INDÉPENDANTES, POUVANT SE DÉCOUPER.

Circassien, coin de feu soutaché.
Plumier-calendrier.

Explication du rébus de Novembre : Où la force domine, la raison n'a pas lieu.

TABLE

DU QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

L'Union centrale des Beaux-Arts, par M. Antonin Rondelet, pages 1, 33 et 65. — *HISTOIRE ET ROMANS*, par M^{lle} A. Urbain, Charlemagne, p. 97 et 129. — *Villehardouin*, p. 161, 193, 225 et 257. — *Lady Franklin*, p. 289. — *Histoire d'un livre*, par Pizzetta, p. 291 et 321. — *Une Couronne d'Épines*, par M^{lle} M. Bourotte, p. 353.

BIBLIOGRAPHIE.

Manuel du visiteur du Pauvre, par Dona Arenal de Carasco, page 7. — *Journal d'un Volontaire d'un an*, par M. Valéry Radot, p. 8. — *Histoires à mes petites filles*, par M^{me} de Villeblanche, p. 8. — *Madame de Girardin*, par Imbert de Saint-Amand, p. 29. — *Les Poches de mon Oncle*, par M^{me} de Stolz, p. 40. — *Le Pays des Fourrures*, par M. Jules Verne, p. 40. — *Souvenir d'hier et d'autrefois*, par M^{lle} Th. Alphonse Karr, p. 40. — *Petits drames Vendéens*, par E. Grimaud, p. 69. — *Voyage aux Villes mortes du Zuyderzée*, par H. Navarre, p. 70. — *Joséphine Saferac de Limagne*, p. 70. — *Saphira*, par M^{me} Bourdon, p. 101. — *Noir et Rose*, par M^{lle} Virginie Nottet, p. 102. — *Vie de la Mère Thérèse*, par le Père Nurit, p. 132. — *Le Chancelier*, par Jules Verne, p. 132. — *Au Village*, par M^{lle} M. Bourotte, p. 133. — *La Fille de Roland*, par H. Bornier, p. 167. — *Le Canada et les Religieuses Françaises*, p. 167. — *Catalogue de livres à lire*, p. 196. — *Renée*, par M^{me} E. Marcel, p. 197. — *Feuilles mortes*, par Ch. Villeneuve, p. 197. — *Madame Ancelot*, p. 198. — *Études sur Corneille*, par M^{me} Bourdon, p. 229, 261, 294, 325 et 358. — *Tableau de la France, en Bourbonnais et en Forez*, par E. Montegut, p. 230. — *L'Enfant perdu*, par E. de Gérans, 231. — *Viviane*, par M^{me} Bourdon, p. 263. — *Cours de Littérature Spécial*, par M^{lle} Brismontier, p. 263. — *La Marguerite des Marguerites*, p. 264. — *Valentine*, par M^{me} de Stolz, p. 296. — *Physionomies des Saints*, par E. Hello, p. 297. — *Les Demoiselles du Roncay*, par Albéric Second, p. 326. — *Ma Mère*, par Monseigneur de Ségur, p. 327. — *Deux Livres d'histoire*, p. 360.

ÉDUCATION.

CONSEILS, par M^{me} Bourdon : *Les Plaisirs*, pages 9. — *La Bonté*, p. 41. — *Les Jours*, p. 71 et 134. — *Les Bonnes œuvres*, p. 102. — *L'Égalité*, p. 199. — *Les Gens religieux*, p. 264. — *La Modestie*, p. 328. — *Eabienne et son Père*, par M^{me} Bourdon, p. 10, 42, 77, 108, 140, 174, 207, 235, 266, 301 et 330. — *Un Vau*, par Claire Chancel, p. 14. — *Au Puy Rocheux*, par M^{lle} M. Bourotte, p. 20, 49, 81 et 112. — *Charade-Comédie*, par Cl. Chancel, p. 46. — *Explorations et Aventures au Pôle Nord*, par Richard Cortambert, p. 73 et 104. — *Le Bégalement*, p. 116. — *A tout Pêche Miséricorde*, par L. Max, p. 135. — *L'Étoile flante*, par Michel Aubray, p. 145, 178, 212, 239 et 274. — *LETRES A NATHALIE*, par M. Antonin Rondelet :

Sur l'incorrection du langage, p. 170. — *Sur les marques de respect*, p. 231. — *Faut-il écrire le Journal de sa Vie*, p. 298. — *Sur le besoin de Poser*, p. 363. — *Dégusement*, charade en action, par C. CHANCEL, p. 270. — *A qui les Pincettes*, par M^{me} de Stolz, p. 278, 305 et 333. — *Maison fleurie*, par L. Colas, p. 337 et 367. — *Nigaud*, charade en action, par M^{lle} Claire Chancel, p. 371.

POÉSIE.

Le Premier Sourire, par Marie Jenna, p. 24. — *Fleurs à la fenêtre*, par M^{me} Riom, p. 54. — *La Prière*, par M. Gassy, p. 88. — *Consolation : A un Vieillard devenu aveugle*, par E. Grimaud, p. 117. — *L'Enfant qui bat sa Mère*, par le Marquis de Ségur, p. 150. — *Le Souhait de la Violette*, p. 184. — *Sonnet sur une réponse*, par Cl. Girard, p. 184. — *Une noce au village*, par A. de Ségur, p. 217. — *Traduction du psaume, NISI DOMINUS*, par H. de Saint-Maur, p. 248. — *La fileuse*, p. 281. — *Le visiteur et la jeune malade*, par B. des Vallades, p. 311. — *Le Petit-Fils*, par M^{me} L. Sieffert, p. 343.

REVUE MUSICALE, par M^{lle} Marie LASSAVEUR.

Grande querelle de Noël avec la nouvelle année. — La musique d'Atelier, en Allemagne. — Les compositions théâtrales de 1874, p. 25. — Les Neiges. — Giroflé-Girofla. — Les Paris. — Les Prés Saint-Gervais. — Le Prophète Elie. — Concert. — Compositions de M^{me} Mouvielle, p. 54. — L'inauguration de l'Opéra. — Les concerts de M. Danbé. — Aubade, d'Albert Grisar, p. 89. — Les Concerts, p. 118. — La Forêt par M^{me} de Grandval, p. 151. — Carmen. — Eve, mystère en trois parties, p. 185. — La reine Indigo. — La tour de Babel. — L'Amour africain, p. 218. — Causerie sur la Musique : Les Harmoniums de Beaucourt, p. 248. — L'Adieu, de Schubert. — Compositions nouvelles, p. 281. — Nicolas Lotti, p. 311. — De l'Influence des sons sur les animaux, p. 344. — Reprise du *Val d'Andorre*. — *La Boulangerie à des écus*. — Récentes compositions musicales, p. 375.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Moyen de détruire les cloportes. — Bain contre le froid au pied, p. 27. — Galette salée pour le thé. — Entremets Américains. — Manière de nettoyer un tableau ancien et sali. — Procédé pour nettoyer les médailles antiques, p. 58. — Crème aux fraises. — Pastilles à la violette. — Sirop de verjus contre les maux de gorge, p. 91. — Arrangement d'une maison de campagne, p. 120. — Potage velouté. — Pain d'épices. — Fromage à la crème, p. 187. — Moyen de détruire les mouches. — Sirop de framboises, p. 250. — Riz aux tomates, p. 283. — Gigot au vin. — Pâté de lièvre, p. 313. — Poulet à l'étouffé ou à la bolte. — Gelée de tomates, p. 346. —

CORRESPONDANCE.

Pages, 27, 58, 121, 152, 187, 220, 251, 284, 314, 346 et 377.

MODES.

Pages 29, 60, 92, 123, 154, 189, 221, 252, 285, 315, 349 & 377.

EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages 30, 63, 94, 126, 158, 191, 223, 254, 288, 318, 351 & 386.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 32, 63, 96, 128, 159, 191, 256, 320 & 352.

REBUS.

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.

Le silence est frère du repos, page 32. — Souvent l'orage suit le beau temps, p. 64. — L'âne de tous est mangé des loupes, p. 96. — L'ignorance est injuste envers tout le monde, p. 128. — Tout vin a sa lie, p. 160. — Chacun veut en sagesse ériger sa folie, p. 192. — Pot fêlé dure longtemps, p. 224. — A bâtir ne faut plate bourse, p. 256. — Beauté sans bonté ne vaut rien, p. 320. — Où la force domine, la raison n'a pas lieu, p. 352.

MUSIQUE.

MARS. — Aubade inédite d'Albert Grisar.
JUILLET. — *Le Poltron*, opérette en un acte, paroles de Paul Dubourg; musique de Th. Semet.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — UNE GRAVURE de modes. — UNE GRAVURE de travestissements. — TAPISSERIE COLORIÉE: Bouquet. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Scène de Village. — PREMIER CAHIER: Broderies, petits travaux, lingerie et modes.

FÉVRIER. — UNE GRAVURE de modes. — PLANCHE COLORIÉE EN RELIEF: Bande en crochet tunisien. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Les petits maraudeurs. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX: Store ou rideau, application sur grostulle. Ecrin en satin. — 2^e CAHIER: Broderies, petits travaux, costumes, lingerie et confection.

MARS. — DEUX GRAVURES de mode. — TAPISSERIE COLORIÉE: Fond cachemire. — 3^e CAHIER: Broderies, petits travaux et costumes d'enfants.

AVRIL. — UNE GRANDE GRAVURE NOIRE: Costumes et confections. — UNE GRAVURE de chapeaux. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE: Sachet en dentelle Renaissance. — 4^e CAHIER: Broderies, petits travaux, lingerie et toilettes de Premières communiantes.

MAL. — UNE GRAVURE de modes. — UNE GRAVURE d'enfants. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX, recto: Tapisserie par signes, descente de lit; verso: broderie alphabets. — PETITE PLANCHE COLORIÉE: Croquis de la tapisserie par signes. — 5^e CAHIER: Broderies, petits travaux, costumes, confection, lingerie et chapeaux.

JUIN. — UNE GRAVURE de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE: Grande bande. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE: Garniture guipure Richelieu. — PLANCHE DE BRODERIE: Alphabets. — 6^e CAHIER: Broderies, petits travaux, costumes, confection et chapeau.

JUILLET. — UNE GRAVURE de modes. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: Promenade à dada. — Encadrement pour l'imitation de peinture. — BRODERIE: Petite planche d'alphabets. — 7^e CAHIER: Broderies, petits travaux, costumes, ombrelles, lingerie, confections et bijoux de fantaisie.

AOUT. — DEUX GRAVURES de modes. — IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE: La pêche aux grenouilles. — Encadrement pour l'imitation de peinture. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX: recto, Tapisserie par signes, ornement d'église. Verso: Broderie alphabets. — 8^e CAHIER: Broderies, petits travaux, costumes et lingerie.

SEPTEMBRE. — UNE GRAVURE de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE: Dessin mosaïque. — ABAT-JOUR: 1^{er} tiers. — Petite planche d'alphabets. — 9^e CAHIER: Broderie, petits travaux, costumes d'enfants et chapeaux.

OCTOBRE. — UNE GRANDE GRAVURE NOIRE: Confections. — TAPISSERIE COLORIÉE: Petite bande. — ABAT-JOUR: 2^e et 3^e tiers. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE: Alphabet. — 10^e CAHIER: Broderie, petits travaux, lingerie et chaussures.

NOVEMBRE. — UNE GRAVURE de modes. — UNE GRAVURE d'enfants. — TAPISSERIE COLORIÉE: Fauteuil, 1^{re} partie. — CARTONNAGE: Plumier-calendrier. — 11^e CAHIER: Broderies, petits travaux, lingerie et confections.

DÉCEMBRE. — UNE GRAVURE de mode. — TAPISSERIE COLORIÉE: Fauteuil, 2^{me} partie. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE: Carré en filet brodé. — CARTONNAGE: Plumier-calendrier (fin). — 12^e CAHIER: Broderie, petits travaux, costumes et chaussures.

PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — Grande planche recto et verso: Capote suédoise. — Parure, col matelot plissé. — Parure, col paysanne. — Mantelet à manche. — Corsage moyen âge, toilette de jeune femme, (gravure du 1^{er} janvier). — Corsage décolleté, toilette de jeune fille (même gravure). — Corsage, toilette de petite fille (même gravure).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — Petite planche, recto et verso: Corsage, Tablier avec pouff (toilette page 1, cahier de février). — Capeline (p. 7, même cahier). — Sortie de bal (p. 2, même cahier). — Corsage de dessous en flanelle.

MARS. — PLANCHE III. — Petite planche recto et verso: Corsage montant pour fillette de 13 à 14 ans. — Capeline pour baby. — Blouse plissée et pardessus pour petit garçon de 3 à 5 ans.

AVRIL. — PLANCHE IV. Grande planche recto et verso confections et costumes de la gravure n° 3990: Corsage et tablier (2^e toilette). Corsage (6^e toilette). — Pardessus (9^e toilette). — Corsage pour jeune fille (1^{re} toilette). — Corsage-cuirasse et tablier (4^e toilette). — Echarpe-tunique (1^{re} toilette).

MAL. — PLANCHE V. — Grande planche ornée, patron à pièces indépendantes, pouvant se découper: Pelisse sou-tachée pour baby.

JUIN. — PLANCHE VI. — Petite planche, recto et verso: Corsage à double rang de boutons. — Robe du matin pour petite fille de 8 à 10 ans. — Costume de bain.

JUILLET. — PLANCHE VII. — Grande planche, recto et verso: Déshabillé. — Pardessus bain de mer. — Robe de baby.

AOUT. — PLANCHE VIII. — Grande planche, recto et verso: Corsage à revers. — Tablier croisé. — Jaquette sans manche. — Corsage à plis et double jupe pour fillette de 13 à 14 ans.

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — Petite planche, recto et verso: Robe-blouse pour petite fille de 4 à 5 ans. — Capeline à revers. — Echarpe nouée. — Col-gravate. — Corsage de dessous-cuirasse.

OCTOBRE. — PLANCHE X. — Grande planche, recto et verso, de confections de la gravure n° 4016 bis: Orloff, capote (6^e toilette). — Moscou, paletot long (7^e toilette). — Suédois, pelisse (1^{re} toilette). — Odalisque, dolman à manche (1^{re} toilette).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI. — Petite planche, recto et verso: Corsage Louis XV. — Tablier pour petit garçon de 2 à 3 ans (p. 8 du 11^e cahier). — Dessus de brassière. — Corsage lacé, pour jeune fille. — Paletot pour petit garçon de 4 à 5 ans. — Tablier pour petite fille de 4 à 5 ans (p. 8 du 11^e cahier). — Chausson pour baby.

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — Grande planche ornée, patrons à pièces indépendantes pouvant se découper: Circassien, coin de feu soutaché. — Plumier-calendrier.